

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

75

SEPTIÈME ANNÉE.

MARS 1960

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Italie, Union Française	27 NF	14 NF
.....	38 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : **2 NF 50**

Abonnement de soutien : **1 an : 35 NF**

Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

74, boulevard de Reuilly, PARIS-12^e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
0,50 NF pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuellt likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.
Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).
Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco. U.S.A.
One. 232 South Hill Street. Los Angeles 12 (U.S.A.)
Der Neue Ring. Alsterchaussee, 3, 11, Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie »

« Arcadie 1960 »

— Imp. Nouvelle —
— Imprimé en France —

A R

REVUE

SEPTIÈME

P

SOMMAIRE

Poème, d'YVES MASSELOT	140
Ma maison de campagne, par GIOVANNI COMISSO ..	141
Les visiteurs d'un soir, par ANDRÉ GOUDIN	148
Henri IV le Guère galant, par MARC DANIEL	159
L'Androgyne, par REBECCA VENCE	173
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	178
Catholicisme et homosexualité	184
Becket ou l'Honneur de Dieu, de JEAN ANOUILH ..	191
Le Lombard anonyme, d'ALBERTO ARBASINO	
Le Tourmenteur, de G. IMANN	
Mon corps, ce doux démon, de P. DE MASSOT	
Ma terre, mon exil, de ROBERT HENRIQUES	
Quelques questions et réponses	

POÈME

*Je ne te prendrai pas la taille
Je n'écouterai pas ta voix
Si ton amour est feu de paille
Si ton amour est feu de bois.*

*Je ne prendrai jamais la peine
De te caresser les cheveux
Si ton amour est feu de laine
Si ton amour est petit feu.*

*Ne baiseraï tes lèvres chaudes
Ne toucherai tes doigts brûlants
Si tu n'es que feu de maraude
Si ton amour est feu branlant.*

*Tu n'auras pas ce grand feu clair
Et grande moitié de mon temps
Si ton amour est feu de chair
S'il n'est pour toi que feu de sang.*

YVES MASSELOT.

MA MAISON DE CAMPAGNE

par

GIOVANNI COMISSO (1)

II

L'auteur raconte l'histoire du jeune Guido, qui, après avoir vécu quelque temps avec lui dans sa maison de campagne, s'est engagé comme volontaire dans l'armée (en 1941). Finalement, il réussit à le convaincre de revenir vivre avec lui, après l'avoir fait libérer de ses obligations militaires au moment même où un journal local publie son premier article.

A l'approche du printemps, il était de nouveau dans ma maison de campagne. Lorsque son premier article fut publié il était allé au village faire les courses; je préparai un trophée de laurier, posai au milieu le journal déplié, et à son retour je lui ouvris la porte et lui montrai du doigt les prémisses de sa gloire. Avec son inquiétude habituelle, il défit le tout, et se contenta de regarder l'article imprimé; puis il prit sa bicyclette et dit qu'il allait le montrer à sa mère, et qu'il allait revenir. En fait, il resta absent plusieurs jours sans me donner signe de vie. Resté à nouveau seul dans ma maison, je constatais que ces jeunes garçons ne sont faits que pour être maltraités et pour suivre leur mauvaise destinée. Le vieux chien des paysans me tenait compagnie; son nom était Fido, mais souvent je me trompais et l'appelais Guido.

Quand il rentra, il semblait intimidé, comme si j'avais dû le battre; je jouai au contraire l'indifférence. Je comprenais que mon bonheur et mon malheur tout à la fois dépendaient de cette maison. Je lui dis que je ne pourrais l'habiter seul; s'il désirait y demeurer avec moi, je la tiendrais ouverte, mais si cela ne lui plaisait pas, il devait me

(1) Voir *Arcadie*, n° 74.

le dire clairement : je la fermerais et j'irais ailleurs chercher d'autres compagnons.

Il promit de rester. Entre nous était descendue comme une ombre de rancœur, que dissipa providentiellement l'arrivée d'un paysan venu nous inviter à voir tuer le cochon et à la fête qui suivrait.

.....

Toute l'année 1942 fut extrêmement heureuse pour notre amitié, et la maison de campagne créa l'ambiance favorable. Contraint de l'habiter, j'avais fini par la subir dans sa fonction constante, former mes sentiments. J'avais eu dans le passé beaucoup d'amis, même d'amis très chers, mais pour aucun je n'avais ressenti un sentiment aussi profond que pour Guido. Cela pouvait aussi provenir du fait que je me trouvais en âge d'avoir un fils comme lui et que je n'en avais pas, de sorte que toute ma réserve d'amour paternel avait trouvé à s'épancher sur lui. A certains moments de solitude dans cette maison, je me demandais pourquoi je vivais ainsi seul, cul-terreux parmi les cul-terreux, mal vêtu, mangeant à la hâte. Non certes par avarice, ni parce que je croyais à la valeur des produits de la terre, qui au contraire me donnaient parfois la nausée par la régularité de leur reproduction et par leur abondance, lorsque, dans la grange, je devais m'épuiser à en faire la pesée pour le partage avec les paysans. Je vivais sur cette terre attiré par une fatalité, n'en recevant en récompense que les pensées qu'elle me faisait mûrir, comme ses propres fruits, avant l'aube, des pensées limpides grâce auxquelles je pouvais mesurer exactement toutes choses. Je découvrais alors la hauteur des hommes, leurs mouvements, je voyais clairement le passé et je prévoyais presque l'avenir.

Certains jours moroses, occupé à me couper les ongles et à regarder les arbres, j'étais poursuivi par l'idée de me marier; j'en arrivais à désirer d'avoir une femme. Je comprenais alors que je subissais la loi de la terre, « qui ne se marie pas n'est pas un homme ». Il n'y a que les idiots qui restent célibataires; les estropiés, les bossus, les affreux, les défigurés eux-mêmes trouvent des femmes à épouser. Sans cesse les gamins et les femmes me demandaient pourquoi je ne me mariais pas. Je ne pouvais pas leur expliquer ma passion désespérément égoïste pour l'art, qui ne me permettait pas de me disperser avec les préoccupations pour une femme et pour des enfants. De tels arguments ne

faisaient pas partie de leur langage, et je finissais par me convaincre que j'étais l'idiot du village qui ne se marierait jamais.

Je sentais qu'au-delà de la maison et de ses influences, il y avait la terre qui m'imposait sa loi. Je devenais véritablement semblable à une plante : je sentais les variations du temps selon le vent qui soufflait, je m'amollissais comme les feuilles à la canicule, je m'irritais du vent et de la pluie persistante, je me rassénérais quand le ciel était pur de nuages, je m'engourdissais au gel, je fondais aux premiers souffles tièdes. Si le blé sortait ses épis en l'attente de ses noces, je ressentais la force de cette attente, qui était partout, dans les plantes comme dans les animaux, des poules aux hirondelles, des bœufs aux insectes, et formait la loi de la terre et de la vie à la campagne. Les paysans s'y adaptaient et je devais lutter pour ne pas la subir.

Mon amitié pour Guido fut, au regard de la maison et de la terre, comme un succédané de mariage, et détermina en moi l'apparition des sentiments essentiels qui jusqu'alors m'étaient restés étrangers. A vivre avec lui, je me sentais entraîné par sa jeunesse à une bouleversante inconscience. Ses premières fugues me faisaient prévoir qu'un jour il se détacherait définitivement de moi et que je reviendrais alors à mes froids calculs pour défier tout seul le temps et les hommes. Tout cela ébranlait mon ciment intérieur. Dans mon grand égoïsme, je n'avais jamais pensé aux autres comme à des êtres semblables à moi-même. J'avais toujours cru que tout ce que je faisais était bien, même si cela causait du mal aux autres, parce que cela me profitait à moi, parce que je ne m'étais jamais identifié à autrui, comme je le faisais maintenant avec Guido. Je sentais que même mon art avait suivi cette ligne. Je considérais les êtres humains comme des paysages, mais maintenant je me sentais parvenir sur le bord d'un grand fleuve et je ne savais si je réussirais à le traverser. J'étais en pleine crise, et chaque jour plus profondément.

Pendant l'hiver de 1943 nous allâmes de nouveau sur le plateau d'Asiago, chez Renota. Là-haut, ma situation devint exaspérante. Guido avait, avec audace, appris à skier en quelques jours; il passait ses journées à se précipiter sur les pentes avec Renato et des garçons du pays sans se soucier de moi. Renato fit venir de Vicence quelques amies à lui et nous organisâmes des fêtes sataniques. J'invitais Guido à participer à ces heuveries; quand ils organisaient des mas-

carades grotesques je le costumais pour qu'il apparût plus beau et plus triomphal devant ces filles; une fois, avec des branches d'arbre sèches, je transformai son corps demi-nu en une fabuleuse divinité sylvestre. Je m'occupais des repas, des cadeaux à faire aux filles, mais Guido ne m'en manifestait aucune reconnaissance. Il n'était pas dans son caractère de céder à l'habitude commune de remercier, et de mon côté, au contraire, j'aurais accepté avec vanité un signe quelconque de gratitude.

C'est alors que quelque chose vint menacer notre amitié; même le haut plateau d'Asiago faisait naître en moi une étrange inquiétude avec le désir de fuir cet endroit.

Quand les filles s'en allèrent, nous nous trouvâmes dormir dans la même chambre. Avant de nous endormir, Guido me demanda si j'avais donné de l'argent à la fille qui avait été avec lui. Je lui répondis que oui, parce que cela avait été convenu avec la vieille qui les avait accompagnées. J'étais certes ignoble de détruire ses illusions, et en outre j'ajoutai qu'il aurait dû m'en remercier. Alors, comme un gamin qui apprend sa leçon d'un pédagogue, il dit : « Oui, je dois te remercier »; mais dans sa soumission je compris qu'il y avait déjà de la révolte contre moi. Il s'endormit et je restai à écouter sa respiration alternativement légère et tourmentée.

J'étais décidé à ne pas avoir l'air faible vis-à-vis de lui, à pouvoir me libérer de lui, à réussir à le maltraiter. Mais, même si nous nous étions séparés, j'aurais fini par l'emporter avec moi dans les souvenirs suscités en moi à chaque instant par ma maison de campagne où nous avions vécu ensemble. Et pourtant il fallait bien qu'il suivît sa propre destinée. Je ne pourrais pas me libérer de lui tant que, dans une autre chambre, sa voix et le bruit de ses pas traverseraient les murs pour parvenir jusqu'à moi.

Le matin, au réveil, il me demanda « quel temps fait-il s'il te plaît ? » C'était une phrase que je lui lançais de ma chambre à la sienne quand nous étions chez moi, mais il y ajoutait ce « s'il te plaît » parce qu'il me savait irrité. J'ouvris la fenêtre et lui répondis « Il neige », puis ce fut le silence. J'allumai une cigarette; il sentit le parfum du tabac, et je vis qu'il mourait d'envie de fumer, mais qu'il n'osait pas me le demander. Il toussa, il me regarda de biais; je continuai à fumer, indifférent. Il me demanda l'heure; je lui répondis que je n'en savais rien. Je cherchais à le repousser, mais je n'y parvins pas. Alors, avec un sou-

rire en coin, il dit : « Elle doit être bonne, ta cigarette ? ». Je ne pus m'empêcher de la lui passer.

Quelque chose s'était introduit dans notre amitié, qui la rendait pesante : il se rendait compte de ce que son bonheur dépendait de mes secours, et moi de ce que je ne pourrais plus me libérer de lui.

Nous retournâmes à la maison de campagne, mais je sentais qu'il devait déjà avoir mis au point un plan de sa façon. Il se comportait vis-à-vis de moi avec une gentillesse excessive. Prévoyant que la guerre rendrait toutes choses difficiles, il s'évertua à me procurer des conserves et des liqueurs au marché noir. Il voulut aussi me faire acheter des objets de valeur, pour pouvoir un jour remplacer l'argent qui se dépréciait. Il semblait qu'il voulût me dédommager de tout ce que j'avais fait pour lui. Pour compenser l'ennui de la vie à la campagne, j'achetai deux fusils de chasse, et il allait tirailler avec infiniment de plaisir le long des haies, mais ce n'était qu'un dérivatif.

Un jour, après une partie de chasse ensoleillée le long du Sile, nous rentrâmes à la maison. Excités par le vin, par le soleil de printemps et par la poudre, nous nous mîmes à nous disputer à propos de rien. Je me retirai dans ma chambre pour écrire, il alla à l'étable bavarder avec les paysans comme il en avait l'habitude. J'attendis l'heure du dîner, mais, ne m'entendant pas appeler, je descendis à la cuisine et trouvai ce billet sur une chaise : « Il est absolument ridicule que je t'écrive ainsi, mais il m'est venu une idée : fuir, ou, plus exactement, m'en aller, naviguer s'il le faut. Au revoir, je ne sais pas pour combien de temps; mais ne me cherche pas, ce sera mieux. J'emporte une fleur, du dentifrice, une grammaire, deux pains. Ne me cherche pas, parce que si ce que je pense est noblesse d'expression et dette juvénile, ce que je ferais pour ne pas te déplaire serait pure charité. Au revoir. » En son langage sybillin, il me déclarait avec fierté sa volonté de cesser, en me donnant sa jeunesse, et malgré cet « au revoir », je sentis qu'il s'était à jamais détaché de moi et de cette maison.

Le vide immense que je constatai autour de moi me pesa aussitôt, accru par la nuit. Je constatais que je m'étais reversé en lui, que mon égoïsme n'existait plus, que j'avais vécu pour un autre et que cet autre m'abandonnait. J'attendis un jour, je cherchais à me faire violence, pensant que c'était mieux ainsi, étant donné que sa destinée ne pouvait pas être indéfiniment liée à la mienne, que les jours les

plus beaux étaient passés. Je devais revenir à moi-même. J'essayais de me reconstruire, sans y parvenir. Sa chambre vide, son lit vide, ses livres, ses papiers, les disques qu'il aimait, les objets qu'il touchait me le recréaient présent et torturant. Ni l'art, ni l'avarice du paysan, ni la belle saison ne pouvaient me distraire. Un instant seulement je me sentis soulagé, dans l'étable, lorsqu'en caressant la tête de mes veaux, ils se mirent à lécher mes vêtements comme s'ils avaient pitié de moi.

Deux jours après, faible et oppressé, je le cherchai à travers la ville. Il s'était engagé comme mécanicien de vélos et il ne me fut pas possible de lui parler. Je revins à la campagne, mais je ne pouvais plus y vivre. Je fermai la maison, et en me séparant d'elle les souvenirs me faisaient encore très mal. Pendant que je fermais les fenêtres, j'entendis passer sur le chemin une roulotte de romanichels. Je les enviai : ils emportaient avec eux leur maison sans aucun regret, et je partis sur leurs traces.

J'allai à Rome, mais revins au bout de quelques jours. Le soir de mon retour, je le cherchai encore. Il se montra étrangement aimable envers moi; pendant que je lui parlais, quelqu'un vint soudain le chercher. Il dit qu'il allait un moment à son atelier, et qu'il reviendrait aussitôt; mais il ne revint pas. Je sus par la suite que, pendant mon absence, Sandro P... et Renato, ayant appris qu'il n'était plus avec moi, lui avaient écrit pour l'inviter à Padoue. Il y alla à bicyclette, mais, ne les ayant pas trouvés, il leur avait laissé une lettre pour leur demander de venir le chercher à Trévise. Ils étaient venus justement ce soir-là; Sandro P..., dans sa méchanceté, se vengeait ainsi de moi, parce que je ne répondais plus à ses lettres depuis un certain temps.

Je sus que Guido était à Padoue avec eux. Ce furent des jours et des nuits de désespoir croissant. Je devins comme fou. Je téléphonai, je télégraphiai, je les recherchai à Padoue. Sandro P... avait une voiture et allait d'un endroit à l'autre. Je ne pouvais admettre que Guido m'eût fui pour rester avec cet individu qu'il savait combien je méprisais.

Je réussis à les rejoindre à Belluno, et après une entrevue désespérée, violente et brutale avec eux, je me convainquis décidément de ce qu'il y avait maintenant entre Guido et moi une rupture inguérissable. Il fallait qu'il vive seul, qu'il soit son seul maître, je ne devais pas me laisser aller à une humiliante faiblesse.

J'en eus la confirmation par une lettre où il me disait : « Désormais nous nous sommes aperçus que nous vivons au rythme des saisons, liés aux passions, aux vertus de notre vie. Je me suis aperçu que j'ai la force de marcher, de penser et, ainsi, de vivre. Être inconstant, être seul maître de mes actions, belles ou mauvaises, renverser, refaire, construire. Je ne sais pas exactement ce que je construirai, mais sûrement quelque chose qui sera mien. Et ce quelque chose, j'en ferais don ensuite à je ne sais pas qui, mais pendant quelque temps cela m'aura appartenu. Il fallait que notre amitié prît fin, cela, je te l'ai dit souvent, et tu m'approuvais, en espérant peut-être qu'elle durerait jusqu'à ce que tu fusses devenu complètement indifférent à mon égard. » Il était merveilleux en disant cela : il avait voulu me précéder dans le détachement, pour ne pas subir l'humiliation de me voir me dépendre de lui le premier, et je ne pouvais que l'en admirer. Mais cette aventure que nous pensions avoir épuisé notre amitié n'était qu'un simple prélude.

Avec toute cette agitation de passions j'avais fini par ne pas m'apercevoir de la réapparition des feuilles sur les arbres. Il était certain qu'après avoir vécu en ne pensant qu'à moi, comme si le monde devait servir à mon bonheur, en me procurant gloire, argent et ivresse, j'en étais arrivé à désirer que tout cela fût attribué à un autre. J'avais toujours été plongé dans mes propres instincts, insensible aux autres êtres humains, et maintenant je comprenais toute mon inexpérience des passions et des sentiments : dans mon amitié pour Guido j'avais pour la première fois éprouvé leur force et à quel point ils peuvent bouleverser.

(A suivre.)

GIOVANNI COMISSO.

LES VISITEURS D'UN SOIR

par

ANDRÉ GOUDIN

Depuis le matin, la neige s'était mise à tomber doucement. De la fenêtre de sa cuisine, perchée au dernier étage d'un building, Michel découvrait un paysage désolé d'H. L.M. posés sur un damier de terrains vagues. Tout cela eût été lugubre si la neige, dans le tournoiement de ses plumes, ne se fût ingéninée à effacer la noirceur des choses.

Elle voletait, elle valsait, la neige... Naïve comme une page des Evangiles, elle posait ses collerettes au cou des cheminées, suspendait des étoiles de lapin blanc aux épaules ferrailleuses des balcons, matelassait joliment le rebord des fenêtres, déroulait les coupons d'une exposition de blanc sur les terrains vagues...

Tendre neige, elle tombait depuis le matin, et Michel venait seulement de se réveiller. La pendule de la cuisine marquait huit heures du soir. Au loin, les fenêtres des buildings s'étaient allumées; sur les tentures noires de la nuit, mouchetées de duvet dansant, toutes ces petites fenêtres disaient Noël et ses arbres pailletés. Abruti de cafard, Michel avait dormi tout l'après-midi. Sur la petite table mauresque, près du divan, il y avait un bol souillé de café et un flacon de rhum vide.

Le vieux jeune homme se laissa tomber sur une chaise. La tête enfouie dans ses bras repliés sur la table de la cuisine, il céda à la volupté des larmes, à la mélancolie du soir, au vertige de la neige, au désespoir de la solitude. C'était Noël, il était seul au monde, il n'avait plus d'argent.

Plus d'argent ? Toujours, quelque anodin mensonge se cache au fond de la plus amère sincérité. Au vrai, reposait encore un billet tout neuf de cinq mille francs dans le tiroir du buffet, mais c'était le dernier de longs mois de malheur. Depuis deux ans que, dans un coup de tête, Michel avait fui une bureaucratie d'imbéciles qui l'éccœurant,

il n'avait pu retrouver du travail. Dans une longue attente qui ressemblait à un suicide au ralenti, il avait épuisé ses maigres économies.

Pourtant, il était courageux, ce bizarre Michel, mais la Chance n'était pas sa Copine. La Chance... cette putain qui ouvre ses cuisses aux salauds et englobe, dans un mépris de femelle, les poètes, les faibles, les tendres, les j'ai-peur-de-vivre, tous les malheureux petits défroqués du rêve. Cinquante-sept ans, une santé de lampe-pigeon, une calvitie morose, des yeux de mouton triste... quel employeur aurait consenti à s'embarasser de cette loque ?

En outre, si son âge était certain, Michel n'en était pas moins affligé d'une jeunesse incertaine, jeunesse équivoque qui inquiétait davantage qu'elle n'attirait. Dans une société qui ne tient debout que soutenue par la défiance des médiocres, cet homme gracieux et sans âge était aussi insolite qu'un piano à queue dans une porcherie. Certes, ses yeux tendres attiraient, sa fantaisie amusait, mais on ne leur faisait point confiance. Enfin, il portait la malédiction d'être poète comme un jabot en dentelle sur un veston de la Belle-Jardinière, et c'est pourquoi, du haut de leur tas de fumier, avec cet œil idiot que l'on voit aux volailles, les bourgeois regardaient, sans comprendre, scintiller ce ver luisant...

Mais ce soir, c'était Noël ! La Vierge riait au bout du monde, le sourire infiniment tendre de Jésus était dans l'air, il y avait un music-hall de neige derrière les vitres, il y avait des foyers illuminés dans la nuit, et le petit logement, perché au bord du ciel, était chaud comme un nid d'hirondelle. Michel pensa brusquement à cet ultime billet de cinq mille qui attendait on ne sait quoi, dans le tiroir du buffet de cuisine. Huit heures trente... en ce soir de réveillon, les boutiques sont sûrement encore ouvertes ? Pourquoi ne pas sécher ces larmes de lâche ? Pourquoi ne pas endosser un pardessus et descendre acheter la demi-bouteille de champagne sec, la ronde tranche de foie gras avec son œil noir de houri, les escargots de Bourgogne bavant le beurre et le persil ; et la gluante petite bûche du boulanger, qui soulève le cœur mais qui est si jolie ?

Michel se leva, sortit un mouchoir de son pantalon pour essuyer ses yeux. Il se regarda dans la petite glace accrochée à un clou, devant laquelle il se rasait le matin. Sous les paupières bouffies, ses yeux étaient humides et clairs comme une petite plage bretonne quand la mer se retire... Il

ricana : « Lorsque j'avais dix-sept ans, si j'avais seulement pu imaginer ma gueule d'aujourd'hui, je crois que je me serais suicidé tout de suite ! » Mais il portait en lui un humour tenace — son meilleur ami — qui le fit sourire, inondant de résignation son visage fatigué. Et sa petite chienne maltaise, qui le regardait depuis un moment, assise sur son derrière en forme de pouf, ne fut pas peu stupéfaite de l'entendre dire à voix haute : « Après tout, à mon âge, j'en connais qui sont plus décatis que moi ! ».

Un coup de sonnette stridulant fit faire à la chienne le bond d'une grenouille qui viendrait d'apercevoir Jean Rostand. Les oreilles en cornets de frites, elle se mit à aboyer comme une folle. Qui donc pouvait sonner à cette heure ? Un représentant en frigidaires, le petit rémouleur gitan qui passait tous les mois, ou un gosse de l'immeuble, peut-être, qui venait proposer un calendrier ? Avec ce calme hypocrite dont se travestissent les grands nerveux, Michel plaqua sur sa tempe une mèche de chauve qui se prenait pour une aigrette, rajusta sa cravate, et s'en fut ouvrir la porte de la chambre qui donnait directement sur le palier. Il aperçut, dans l'ombre, un jeune garçon qui lui souriait.

— Vous désirez ?

Une petite voix se glissa dans son oreille :

— Tu ne me reconnais pas ?

— Euh !... non, mais il fait si sombre. Vous permettez -

Michel avait tourné un bouton, et s'alluma l'oiseau rouge en faïence dont la cage pendait au plafond de la chambre. Le visiteur en était inondé de rose, tandis que Michel s'exclamait :

— Lolo ! Je rêve, ce n'est pas possible... c'est bien toi ?

— C'est bien moi, dit Lolo, et il se glissa dans la pièce comme un courant d'air. Sa chevelure était un fourre-tout de paille blonde, et dans sa petite figure maigre couverte de taches de rousseur, ses doux yeux morts de bleus étaient extravagants et fixes, comme ceux des poupées.

Michel s'était assis sur la pointe des fesses, au bord du divan, momifié par la stupeur :

— Lolo... toi ici ! Je crois rêver...

— Tu sais bien que tu rêveras toujours, dit le garçon. Et, dans un sourire qui était pur comme du Bach :

— Tiens, débarrasse-moi de ce paquet. C'est ton petit Noël.

— Mon petit Noël ?...

— Oui, du champagne raide, comme tu l'aimes. Il y en

a deux bouteilles, et je te conseille d'en ouvrir une tout de suite. Si tu voyais ta petite gueule ! Tu es blanc comme...

— Comme un mort ! jeta Michel, gêné aussitôt par ce qui lui semblait être une incongruité.

Mais Lolo fit la morte oreille et s'écria :

— Allons, p'tit Louis, va nous chercher deux verres. Je t'assure qu'un peu de champagne te fera du bien !

Ce « p'tit Louis » ne surprit point Michel. C'était ainsi que le jeune garçon l'appelait autrefois, quand ils travaillaient tous les deux dans une compagnie d'assurances de la rue Royale, à Paris. Ils se donnaient rendez-vous dans les lavabos pour s'embrasser, et avec une petite voix de chantre vicieux, Lolo fredonnait sous le nez de Michel le début d'une rengaine à succès : « Dis, p'tit Louis, viens que j'te disc — t'es beau gosse, va tu l'sais bien ! — Si tu veux on f'ra des bêtises... »

Dans la cuisine, Michel essayait deux verres. Il vit Lolo, assis sur le divan, qui avait pris la petite chienne sur ses genoux. Derrière la fenêtre, des flocons de neige enlacés tournaient sur une valse de velours noir. Lointaine, la radio d'une voisine se tapait la ritournelle contre les murs.

Le champagne péta et se mit à baver comme un épileptique au-dessus des verres à moutarde.

— Ta chienne est bien jolie, dit Lolo. Mais tu n'as donc plus ta petite chatte ?

Michel balbutia :

— Mais, voyons, Lolo, ma petite chatte c'était... c'était il y a...

— C'était il y a trente ans, dit l'étrange visiteur du soir. Et avec un sourire un peu las :

— Excuse-moi, mon petit Michel. Tout ce qui te semble loin est encore si près pour moi.

Michel écoutait ces propos comme une concierge écoute Parsifal. Sa tête était lourde, lourde... Il entendait la chasse d'eau des w.c. glouglouter dans la cuvette, il était dans une petite barque dorée sur la Mer Rouge; dans les voiles en toile de Jouy, il y avait un poisson-volant qui chantait l'air des clochettes de Lakmé, et dans le ciel d'un joli bleu de lessive, assise sur un nuage cumulus brodé d'étoiles filantes, la Sainte-Vierge faisait de la tapisserie.

Michel murmura :

— La dernière fois que je t'ai vu...

Lolo renversa son verre de champagne sur la paille de ses cheveux, et sourit :

— La dernière fois que tu m'as vu, c'était dans ta petite chambre meublée d'Asnières. Après nous être perdus de vue pendant dix ans, tu m'avais rencontré près des Halles, et tu avais pleuré en voyant mes haillons. J'étais sale, j'étais laid...

— Tu étais sale, mais tu étais toujours joli, dit Michel. Dans ta petite tête de fouine, tes yeux étaient toujours comme des fleurs.

— J'avais pour toi les yeux de nos seize ans, soupira Lolo, et c'est pour ça que tu les trouvais beaux. Mais entre nous, tu sais, je crois qu'ils étaient devenus un peu chassieux et ourlés de jambon rose... Les yeux de la misère, quoi !

Michel en était à son troisième verre de champagne et la présence de Lolo ne lui paraissait plus insolite. Il avait des bulles d'oxygène plein le ventre, il se sentait redescendre vertigineusement dans le passé, et au cinéma de la fenêtre, ne l'étonnaient même plus les flocons facétieux qui faisaient des pointes sur une lointaine musique de Chopin. Il y eut un silence pendant lequel passa un ange invisible qui frôla de son aile l'oiseau rouge qui brûlait au plafond. Puis Lolo se remit à parler, et sa voix, faubourienne et légère, était comme un air de Rameau dans un musette :

— Ce jour-là, aux Halles, tu as eu pitié de moi. Il y avait deux perles de chagrin accrochées à tes cils, Tu m'as payé un taxi jusqu'à la gare Saint-Lazare, et de là, nous avons pris le train électrique pour Asnières.

— Asnières... ma petite chambre jaune bouton d'or...

— A peine étions-nous entrés dans ta petite chambre meublée, tu m'as déshabillé comme un pantin, et mes vêtements sales tombaient autour de moi comme des ordures. Puis, tu as regardé mes pieds en pleurant...

— Tes pauvres pieds...

— Ils étaient enveloppés de linges noirs, et chaque linge que tu déroulais était plein de sang.

— Tes pauvres petits pieds d'enfant !

— Alors, sans te soucier du qu'en dira-t-on des imbéciles, tu es allé trouver ta logeuse; tu lui as demandé de me préparer un bain dans la salle de bains commune réservée à ses locataires...

— Ma logeuse ! Je revois sa désapprobation muette, sa tête de pie, et sa dignité de veuve d'officier qui sautillait dans le couloir !

LES VISITEURS D'UN SOIR

— Je me suis lavé...

— ...et quand tu es revenu dans ma chambre, frais et propre comme un petit enfant...

— ...tu m'as pris dans tes bras, et après m'avoir donné ta pitié, tu m'as donné ton amour. Ne pleure pas, mon Michel, et bois encore un coup !

Michel était venu s'asseoir contre Lolo. Quand il prit sa main dans la sienne, il lui sembla tenir une rose morte, et que tous les doigts de la rose allaient s'effeuiller.

— Au matin, je suis parti, dit Lolo, avec un de tes costumes qui était trop grand pour moi, avec des chaussures de daim dans lesquelles je glissais comme sur des skis, avec plusieurs billets de mille dans ma poche...

— N'exagère pas, il n'y en avait que deux.

— Tu crois ?

— Je n'étais pas très riche, dit humblement Michel.

Il y eut un pur silence d'église, avec des vitraux de rêve, des ombres priantes derrière les meubles, et le pas feutré des pensées sur les dalles. Michel demanda doucement :

— Et après ?

Lolo fit entendre un petit rire discret d'ordonnateur des pompes funèbres :

— Ta bonté m'avait rendu heureux, elle ne m'avait pas sauvé. Mais comment te dire ? Les souvenirs des noyés coulent dans la Seine... ils sont clairs comme le ventre des petits poissons... ils murmurent des bruits de cloches et des soupirs d'asphyxie amoureuse... on ne raconte pas la volupté de mourir.

C'est à ce moment qu'il y eut un nouveau coup de sonnette, et cette fois, Michel ne fut pas surpris. Même la petite chienne, lovée et sommeillante sur les genoux de Lolo, n'avait pas daigné remuer le bout de l'oreille.

— *Ils* sont en retard, dit Lolo.

Michel était allé ouvrir; une veille demoiselle frétillante entra, suivie d'un gros homme honorable aux cheveux blancs et bouclés.

— Eh ! oui, Michel, c'est nous ! s'exclama gaiement l'élégante visiteuse qui ressemblait à une première vendeuse de grand couturier. Et, posant un volumineux paquet sur la table :

— J'apporte une petite dinde ainsi excitante que la B.B. des famines et une grosse bûche de Noël au café. Et vous, père Duflos ?

L'homme aux cheveux blancs sourit, et son sourire était lointain comme un fjord de Norvège :

— Moi, j'apporte un terrine de foie gras et une botte d'escargots de Bourgogne.

— Chouette ! On va s'en foutre plein la lampe ! cria Lolo. Tu permets, Michel, que je déballe tout ça ? J'adore couper les ficelles !

— Décidément, le trépas ne l'a pas changé... il sera toujours aussi gamin ! dit la vieille demoiselle en essuyant, d'un doigt, la poussière autour du ventre d'un petit vase de Chine.

Le père Duflos, avec une douceur obscène, venait de desserrer sa ceinture... Comme s'il accouchait, il sortit de son pantalon une bouteille noire de Vat 69 :

— J'allais oublier le whisky... C'est de la fraude. Il m'a été vendu par un matelot suédois qui a coupé sa fiancée en trois morceaux et les a enfermés dans un frigidaire.

— Quelle horreur ! s'écria Mlle Janjan. Trois morceaux, vraiment ? Et vous pensez qu'au jour de la Résurrection, ça pourra se recoller ?

**

Le dîner fut gai et pompeux, comme un enterrement de première classe. Le logement embaumait la dinde rôtie et les escargots, avec une drôle de petite odeur d'ail vicieuse qui faisait penser à de secrètes caresses... Pendant que ses invités dressaient le catafalque de la table et arrosaient la volaille, Michel avait pris son dernier billet de cinq mille. Il était descendu au Familistère acheter deux bouteilles de Bourgogne et une grosse boîte de petits pois extra-fins. Au pied de l'ascenseur, il avait rencontré une petite fille rousse qui vendait des violettes ; il en avait acheté un bouquet pour Mlle Janjan. La vieille demoiselle avait ri aux larmes :

— Votre galanterie me touche au vif... si j'ose m'exprimer ainsi, mais vous me pardonnerez de ne pas mettre ces fleurs sur mes seins... puisque je n'en ai plus !

Et, comme Lolo ouvrait les grandes fleurs bleues de ses yeux étonnés :

— Eh ! oui... mon cancer ! On m'a enlevé les deux seins... Vous ne saviez donc pas de quoi je suis morte ?

— Tout le monde ne peut pas mourir noyé, dit sentencieusement Lolo.

Mlle Janjan ricana :

— Noyé ? La belle affaire ! Une seconde de courage, on ferme les yeux, on fait plouff-plouff dans la flotte, et cinq minutes après on est rendu ! Vous appelez ça une agonie ? Mais, voir partir ses seins l'un après l'autre, devenir plate comme une limande après avoir eu une poitrine de Rubens... je vous jure que c'est une autre histoire !

— Moi, dit l'homme aux cheveux blancs, c'était un cancer de la gorge. J'avais travaillé jadis à Villejuif, et je regardais grandir mon mal comme une mère regarde grandir son bébé... Vers la fin, je ne pouvais presque plus parler.

— Ce devait être bien pénible, dit Michel.

— Oui, mon petit vieux, d'autant plus pénible que j'ai toujours été très patriote, très gaulliste... et que je devais renoncer à chanter la Marseillaise.

A l'heure du champagne, tout le monde était attendri et un peu saoul. Poussés par le perfide Lolo, ils avaient versé du whisky dans leur champagne, et ce breuvage affreux les faisait rire aux anges.

— Lorsque j'ai quitté le bureau à jamais... (c'était, comme aujourd'hui le soir de Noël) tu as été très chic, mon petit Michel, dit le père Duflos. Si, si... très chic, et surtout plein de tact. Il faut si peu de chose pour désarçonner un homme à cheval sur la vie et la mort... Tu te rappelles ? J'avais vidé les tiroirs de mon bureau, déchiré des tas de papiers. Tu m'as alors demandé : vous déménagez, papa Duflos ? Moi, je t'ai répondu : oui, mon petit gars, un grand déménagement, le dernier. La semaine prochaine, prépare-toi à sortir ton portefeuille, pour la couronne. Tu n'as rien répondu, car tu savais que je disais vrai. Mais de chaque côté de ton nez, j'ai vu glisser deux grosses larmes. Ah ! si je n'avais eu horreur de ma pauvre gueule de mourant, je crois que je t'aurais embrassé !

— Encore un doigt de champagne, cher Monsieur ? demanda cérémonieusement Mlle Janjan. Si, si... pour finir votre bûche ! Elle avait posé sa main baguée sur son corsage vide, et semblait caresser un rêve de seins.

— Michel a été également adorable avec moi, dit-elle. Il venait me voir à la clinique, il m'apportait des poires roses et des journaux de mode. Un jour, il m'a même apporté une crème de beauté coûteuse dans un pot si joli... mais si joli ! Comme je pouvais à peine bouger, il me l'a étendue lui-même sur le visage. Le frottement de ses doigts

sur mon sphénoïde et sur mon maxillaire me faisait un mal atroce, mais je me retenais de crier.

— Moi, je n'ai jamais vraiment souffert, dit l'homme aux cheveux blancs. J'étais plutôt abruti par toutes les drogues que je prenais...

— Oh ! vous, les hommes, vous êtes vernis jusque dans l'agonie, dit amèrement la vieille demoiselle. On voit bien que Jésus était misogyne ! Puis elle continua, rêveuse :

— Oh ! cette crème, cette crème... elle embaumait ! N'était-ce point du pollen d'orchidées, dear Michel ?

— Je crois, dit timidement Michel.

— Quelle odeur exquisite ! Je me croyais dans un jardin à la Pentecôte, j'entendais rire les oiseaux, et je voyais des Bêtes à Bon Dieu danser le tango sur les murs de ma chambre...

— Ça devait être vachement beau ! s'exclama Lolo.

— Comme vous dites, murmura Mlle Janjan. Mais il faut, dit-elle, que je vous conte la suite. Lorsque Michel eut achevé de me faire une beauté, je sonnai l'infirmière pour lui réclamer un miroir...

— Ah ! vous, les femmes, les femmes... vous restez coquettes jusqu'au râle ! dit en riant le père Duflos. Pourquoi ces simagrées de la dernière heure, puisque vous saviez ?

— Mais je ne savais rien du tout ! pouffa la vieille fille. Et c'est justement là le hic ! J'avais bien remarqué l'hésitation bizarre de l'infirmière... mais quand elle revint avec le miroir (qui n'était, à vrai dire, qu'une de ces petites glaces qu'on accroche à un clou) Michel le lui arracha des mains, comme une lettre anonyme. Il tremblait, il était pâle, et d'un geste maladroit de mauvais acteur, il laissa tomber la glace qui se brisa en vingt morceaux... Je compris alors que j'étais devenue hideuse, et le soir même, je demandai à l'infirmière de condamner à jamais la porte de ma chambre.

— C'était montrer beaucoup d'orgueil, dit le père Duflos. Une agonie honorable réclame plus d'humilité.

Le rire de Lolo éclata comme un air de clarinette :

— Mince, alors ! Pour un soir de réveillon, vous pourriez nous raconter des histoires plus marrantes !

— Pourquoi voudriez-vous que nos souvenirs fussent marrants ? demanda d'un ton aigre Mlle Janjan. Et ce ne serait vraiment pas la peine d'être béatifiés, si nous ne conservions quelque affreux souvenir, pour nous rendre plus cher

un repos bien gagné ! A propos, vous n'avez pas remarqué que nos compagnons les plus tristes, ce sont les cardiaques ?

— Les cardiaques ?

— Mais oui ! Ils s'en sont allés, pff ! comme ça... sans même savoir ce qui leur arrivait, et quand on leur raconte une belle agonie, ils vous regardent avec des yeux ronds. En somme, ce ne sont pas des vrais morts, mais des vivants évanouis. Mais il se fait tard, mes amis, et la neige a cessé de tomber. D'ailleurs, maintenant, Jésus est né. Il va falloir nous occuper d'histoires de pipis et de couches... Si nous en profitons pour remonter là-haut ?

La vieille demoiselle s'était levée, le papa Duflos l'imitait.

— Moi, je reste encore un peu, dit Lolo, non sans jeter un regard très tendre à Michel.

— Oh ! vous, les noyés, vous serez toujours des excentriques ! s'exclama la charmante cancéreuse.

Les deux visiteurs partis sur un frisson de porte, Michel se retourna et vit que Lolo s'était étendu sur le divan. Ses vêtements étaient comme un tas de feuilles mortes sur le tapis, et nu comme un ange, son corps blond et rose se détachait sur la couverture verte. Il ressemblait à un abricot mûr dans un pré. Dans un geste gracieux et féminin, il avait replié son bras sur son visage; on ne voyait plus que la paille de ses cheveux et la cerise rouge de sa bouche enfantine. Sur une large poitrine de boxeur, ses seins étaient pareils à deux fraises des bois.

Michel s'étendit près du jeune garçon, posa un baiser sur une épaule glacée qui avait un goût de vanille, puis il prit la main du joli mort dans la sienne. Il sentit alors un étrange froid l'envahir, et ce froid lui était doux comme une ves-sie de glace sur le front d'un malade; et ce froid était intelligent comme tout ce qui s'éloigne du monstrueux soleil des imbéciles; et ce froid était pur comme tout ce qui remonte vers le nord; et ce froid était vengeur et terrible comme ces grandioses icebergs qui se détachent des banquises polaires pour écraser les sales petits navires prétentieux où grouille la laideur humaine.

*
**

Le lendemain matin, en allant jeter des coquilles d'huîtres dans le vide-ordures du palier, la voisine avait été surprise de trouver la porte de Michel grande ouverte. Elle

avait crié : « Monsieur Michel, êtes-vous là ? » et comme on ne répondait pas, elle était entrée. Sur la table, un plat d'escargots attendait le four, et dans une petite assiette jaune de camping, une tranche de foie gras leur faisait de l'œil. Il y avait aussi le paquet pyramidal d'un pâtissier auréolé de taches de beurre. Mais ce qui avait sidéré la voisine, c'était, à côté d'un verre renversé, deux bouteilles de champagne vides...

Elle avait crié une fois encore : « On peut entrer, Monsieur Michel ? », et comme on ne répondait toujours pas, elle s'était risquée dans la cuisine, puis dans le cabinet de toilette.

Soudain, par la porte des w.c. entrebâillée, la femme vit que la lampe était allumée. Poussant du pied la porte qui refusait de s'ouvrir, ce qu'elle aperçut lui arracha un cri de terreur... Presque assis sur le gros édredon rouge qu'il avait tassé dans l'étroit réduit, la tête inclinée contre la tuyauterie, Michel semblait dormir. Sa bouche entrouverte dessinait un sourire égyptien, et il y avait, sur sa figure de chauve-souris, une grande paix jaunâtre, une sorte de bonheur cireux. Comme ses yeux étaient clos, la femme fut surprise par la longueur de ses cils. Cela faisait vraiment de belles paupières mortes et creuses, de l'ombre palpitante, des ailes de papillon du soir qui avaient l'air de trembler dans du mauve...

Une fois encore, la voisine essaya de pousser la porte, mais celle-ci refusait de s'ouvrir entièrement, bloquée par les jambes du mort. Et c'est alors que la femme cria : « Jésus ! » en découvrant un avant-bras nu (méticuleux, Michel avait retroussé la manche de sa robe de chambre jusqu'au coude) qui plongeait dans la cuvette remplie d'un sang épais et noirâtre. Sur la tablette fixée au mur, près du cendrier et d'un paquet de gauloises déchiqueté, il y avait une lame de rasoir également souillée de sang, posée sur le ventre blanc d'un livre ouvert...

Parce qu'elle était saoule de peur, parce que dans cas-là on fait souvent des gestes incompréhensibles, peut-être aussi parce qu'elle était femme plus curieuse que lâche, la voisine glissa son bras le long du mur, prit le livre sur lequel la lame de rasoir restait collée, et en dévora le titre, c'était « La vie ardente et équivoque de Mauriac », par François Jésus.

HENRI IV LE GUÈRE GALANT

(HENRI IV DE CASTILLE, 1425-1475)

par

MARC DANIEL

Lorsqu'on visite l'Alcazar de Séville, dans le bruissement des palmes et le murmure des fontaines, ce qu'on remarque avec le plus d'admiration, c'est le travail des artisans arabes, les plafonds marquetés et dorés, les filigranes de stuc, les céramiques aux vives couleurs. Décor de la vie fastueuse de quelque émir ou de quel sultan d'avant la Reconquête ? Non, ce chef-d'œuvre de l'art mauresque a été élevé, en pleine Espagne chrétienne, pour le roi de Castille Pierre I^{er} au *xiv*^e siècle !

C'est qu'aux temps de nos cathédrales et de nos châteaux-forts, l'Espagne s'est trouvée le champ clos de la plus extraordinaire synthèse culturelle dont on puisse rêver entre l'Islam et la chrétienté, entre l'Orient et l'Occident. Non pas, on s'en doute, sans de rudes à-coups : l'histoire récente et plus que récente nous enseigne que l'intégration de deux communautés foncièrement étrangères l'une à l'autre par leurs traditions et leurs mœurs n'est pas chose aisée; et malheur à ceux qui se trouvent pris entre les deux civilisations !

*
**

La postérité n'a pas été tendre pour le roi de Castille Henri IV, frère et prédécesseur d'Isabelle la Catholique. Elle l'a affublé d'un surnom dont nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser. Dans la galerie des souverains espagnols, il fait presque figure d'intrus, et son tombeau, en l'église de Guadalupe, n'attire ni le recueillement ni la curiosité des touristes et des fidèles.

Certes, ce n'est pas une grande figure historique, et ses qualités même furent d'homme plus que de roi. Mais je crois que son plus grand défaut, aux yeux de ses contemporains et de la postérité, fut de n'être ni vrai chrétien, ni vrai maure, ni tout à fait Espagnol ni tout à fait Arabe : comme l'Alcazar de Séville, sa vie fut

un compromis, et ses mœurs — sur lesquelles repose en grande partie le mépris des historiens — ne peuvent être comprises qu'en les situant dans cette « frange » de civilisation entre l'Orient et l'Occident.

Pour nous, lecteurs d'*Arcadie*, la curieuse figure de ce roi de Castille offre en outre un intérêt particulier, car elle illustre d'extraordinaire façon un point de psycho-physiologie trop souvent négligé dans les études sexologiques : je veux parler de l'impuissance de certains homosexuels vis-à-vis des femmes, et, d'un point de vue plus général, des rapports entre l'incapacité génitale et certaines formes d'homosexualité.

Et il n'est même pas jusqu'à un autre problème, biologique celui-là, que ne permette d'évoquer en passant l'infortuné Henri IV — Henri l'Impuissant — : celui de l'homosexualité héréditaire.

*
**

C'est le 5 janvier 1425, sous le règne du roi de Castille Jean II, que naquit au château de Valladolid l'héritier du trône, un garçon auquel fut donné le nom d'Henri. Etrange personnage que son père, le roi Jean II, homme cultivé, raffiné, sceptique, et qui avait depuis longtemps abdiqué toute volonté et toute énergie entre les mains de son favori Don Alvaro de Luna. Simple faiblesse de sa part ? c'est un mot trop vite dit. L'Espagne tout entière chuchotait de troublantes paroles sur les liens par lesquels Don Alvaro avait su enchaîner le roi : bien longtemps après, on faisait remonter à cette époque le début de la vogue, en Castille, des mœurs qu'on nommait contre-nature (1). Les plus pudiques, — ou les moins bien informés —, parlaient de sortilèges ; mais nous savons bien de quels sortilèges peut user un homme viril, énergique et beau (Don Alvaro était tout cela) pour s'attacher un prince mou et esclave de sa sensualité. L'indifférence absolue du roi envers la reine suspecte au point qu'on alla jusqu'à des soupçons d'empoisonnement, même après la naissance du prince héritier, ne fait que confirmer ce diagnostic et si, par la suite, Jean II abandonna Don Alvaro et ses ennemis et signa de sa propre main l'ordre d'exécution, comment ne pas penser à Louis XIII envoyant son « cher Cinq-Mars » sur l'échafaud ? Il n'est pas bon d'être l'ami de cœur des rois, lorsqu'ils sont de nature instable et ombrageuse : les favoris des Césars l'apprennent plus d'une fois au coût de leur vie.

Quoi qu'il en soit, Don Alvaro, qui gouvernait alors tout en Castille, eut soin, dès la naissance du petit prince Henri, de s'assu-

(1) A. de Palencia, *Cronica de Enrique IV*, publ. par D. A. Paz y Melia, décad. I, lib. IX, cap. 3.

rer de son éducation, sans doute dans l'espoir de régner sur lui plus tard comme, pour le présent, sur son père.

Il choisit donc comme gouverneur pour l'héritier de la couronne un de ses amis, Don Fernandez de Cordoue, puis, après la mort de celui-ci, son propre demi-frère, l'archevêque de Tolède Don Juan de Cerezuela; mais surtout il plaça auprès de lui comme compagnon un homme de confiance — ou qu'il croyait tel — Don Juan Pacheco.

Aucun chroniqueur ne nous a décrit l'enfance du jeune Henri, ni son aspect physique et moral avant son adolescence. Tout, cependant, permet de nous l'imaginer timide, renfermé, privé de tendresse maternelle (sa mère, la reine Marie, vécut presque toujours loin de lui), et il n'y a rien d'étonnant à ce que Don Pacheco, son ami et mentor, ait pris sur lui dans ces conditions une influence considérable.

Crut-il bon de consolider cette influence en créant entre son jeune maître et lui des liens de même nature que ceux dont se servait Don Alvaro pour enchaîner Jean II ? C'est bien possible; en tout cas nombreux furent à le croire les contemporains, et il faut reconnaître que la suite des événements semble bien leur donner raison. Hernando del Pulgar, chroniqueur de la fin du xv^e siècle, veut bien admettre que le genre de services rendus au jeune prince par Don Juan Pacheco est de ceux « que les enfants ont coutume de solliciter, mais qu'il est décent de leur refuser » (2), et lorsqu'un peu plus tard Henri fit piètre figure auprès de sa jeune femme, les bonnes gens remarquèrent qu'il se tirait beaucoup mieux d'affaire avec « les complices de ses impudicités, et notamment avec Don Juan Pacheco » (3).

Au demeurant, le prince, vers sa douzième année, ne semble pas avoir été outre mesure séduisant; déjà s'affirmaient les traits qui, plus tard, s'accentueraient : le gros nez déformé, le regard triste, les sourcils en broussaille, les grandes mains maladroites et toujours froides, la timidité, la négligence corporelle, la taciturnité. A la Cour de son père, — où les intrigues prenaient une tournure tragique, autour du roi de plus en plus faible et de Don Alvaro de plus en plus dictatorial en attendant la chute finale —, Henri se trouvait dès son plus jeune âge au centre des factions, et préférerait à cette atmosphère les calmes châteaux de Ségovie, d'Avila, de Madrid, leurs forêts, leurs landes, leur solitude qui convenait à son caractère naturellement renfermé. Bien mauvaise préparation au rôle de « vedette » qui devait être le sien une fois monté sur le trône !

(2) H. del Pulgar, *Crónica de los Reyes Católicos*, cap. IV.

(3) A. de Palencia, *op. cit.* I, I, 18.



En ce temps, les princes se mariaient jeunes; leurs unions étaient des combinaisons politiques bien plus que des affaires de sentiment. Henri avait douze ans lorsque son père, ou plutôt Don Alvaro le poussa devant l'autel au côté d'une timide infante du même âge venue tout droit de sa Navarre natale; les paroles sacramentelles prononcées, le *oui* tombé des lèvres des deux enfants, la petite princesse retourna dans ses montagnes, et le jeune mari retrouva la compagnie de Don Juan Pacheco.

Ce prélude ne l'avait pas, sans doute, mis dans les meilleures dispositions pour le jour où il s'agirait de passer aux actes. Ce qui se produisit alors — ou plutôt ce qui ne se produisit pas — à Briviesca, le 15 septembre 1440, scella le destin d'Henri et, avec lui, de l'Espagne : de notoriété publique, Blanche de Navarre sortit du lit conjugal « telle qu'elle était le jour de sa naissance », (4). Les tournois, cortèges en musique, festins agrémentés d'intermèdes animés, bals à la lumière des torches, n'empêchèrent pas le peuple de murmurer que le responsable de cet humiliant échec érotique était Don Juan Pacheco, dont l'ambition se prêtait aux « pires complaisances », — par quoi il faut entendre ce que les éducateurs bien pensants nomment « mauvaises habitudes », et qui, il faut le reconnaître, n'étaient pas, pour un garçon peu porté vers les charmes féminins, la meilleure tactique de victoire dans la joute amoureuse.

Tristes débuts dans l'existence publique pour un jeune homme de quinze ans et demi ! Après les quolibets que lui valut sa peu triomphante nuit de noces, rien d'étonnant à ce qu'il se repliât davantage encore sur lui. De moins « complexés » que lui auraient ressenti un pareil « trauma », pour parler un langage qui, certes, n'est pas contemporain de l'événement !

Toujours est-il qu'après avoir vaillamment cohabité pendant trois ans avec la toujours intacte princesse Blanche, sa femme selon la loi sinon selon la chair, Henri cessa la comédie et retourna à ses résidences, et à son entourage masculin, à partir de 1443.

Et les deux « époux » auraient sans doute fort bien pu continuer à vivre chacun de leur côté, si la politique ne s'en était mêlée, et si le roi de Portugal, désireux de trouver à sa sœur, l'infante Jeanne, un mari digne d'elle, n'avait pensé au prince de Castille, si peu marié qu'il paraissait aisé de dénouer un lien dont nul n'ignorait le caractère fictif.

Il est peu probable que l'infante eût été consultée, ce qui du

(4) A. de Palencia, *op. cit.*, I. I. 18.

HENRI IV

reste eût été bien étrange dans le contexte habituel des mariages princiers de l'époque. Eût-elle eu son mot à dire, qu'elle eût sans doute manifesté peu d'enthousiasme à l'idée d'épouser un prince dont les prouesses amoureuses ne passaient pas pour herculéennes; et bien des maux eussent été épargnés à elle-même, à Henri et à l'Espagne. Mais les chancelleries de Castille et de Portugal n'avaient cure de ces considérations personnelles, et, un à un, les fils du voile nuptial se tissèrent.

*
**

Tout d'abord, il fallait officialiser l'échec du mariage Henri-Blanche, et obtenir du Vatican l'annulation canonique, pour cause de non-consommation, mais sans effaroucher le voisin portugais, c'est-à-dire en rejetant la responsabilité de la chose sur des sortilèges et des maléfices.

Telle fut la conclusion de la Commission présidée par l'évêque de Ségovie, en date du 11 mai 1453 (5). Après un hommage rendu à la princesse Blanche, — blanche de nom et de fait, et dont deux honorables matrones avaient constaté, *de visu et de tactu*, la virginité —, après aussi un rappel des prières faites, en vain, pour rompre le charme, le respectable prélat exposa à la Commission comment il s'y était pris pour savoir si le « manque d'enthousiasme » du prince était accidentel ou constitutionnel : il avait envoyé une « bonne, honnête et vénérable personne ecclésiastique », à travers la ville de Ségovie pour y interroger « certaines femmes », que l'on disait avoir eu avec l'héritier du trône des relations..., enfin, des relations. Lesdites « femmes », n'ayant pas un excès de pudeur à garder, avaient sans se faire prier donné tous les détails à la « vénérable personne ecclésiastique », et il en ressortait que Don Henri avait « un membre viril solide et rigide », et qu'il avait fait son devoir « en vrai homme ».

Sur la foi d'un tel témoignage, l'évêque de Ségovie déclara nulle l'union du Castillan et de la Navarraise, et cette dernière regagna son austère pays telle qu'elle en était venue treize ans auparavant.

Que faut-il penser de cette sentence canonique de 1453 ? Beaucoup d'encre a coulé à son sujet, on comprendra tout à l'heure pourquoi. Si l'on prend pour argent comptant les déclarations des « femmes » de Ségovie, l'aptitude physique d'Henri à compter fleurette aux dames est démontrée; mais ces témoins... à décharge, si j'ose dire, étaient-elles bien dignes de foi ? Il faut considérer les

(5) Publ. en annexe à J. B. Sitges, *Enrique IV y la excelente señora llamada vulgarmente Doña Juana la Beltraneja*, p. 47-56.

circonstances dans lesquelles était sollicité leur « satisfecit » : si elles le refusaient, le prince était reconnu comme congénitalement impuissant, et tout espoir de le remarier disparaissait. On a beau être dame de petite vertu et posséder son petit orgueil professionnel, on ne peut guère résister à certains arguments, surtout lorsqu'ils sont présentés au nom de monseigneur l'évêque par une « vénérable personne ecclésiastique », et que l'avenir du pays en dépend. C'est bien ainsi que l'entendit le peuple castillan, qui n'attendait pas grand chose du futur mariage portugais; mais l'honneur était sauf, — celui du prince, sinon celui des galantes Ségoviennes — et les chancelleries n'en demandaient pas davantage.

*
**

Sur ces entrefaites mourut le roi Jean II, sans laisser de regrets, même, semble-t-il, chez son fils. Henri devenait « Henri, quatrième du nom, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, de Tolède, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jaén, de l'Algarve, d'Algésiras, de Gibraltar, Seigneur de Biscaye et de Molina », et se trouvait, bien malgré lui, promu aux fonctions d'« épée de la chrétienté » contre l'Islam, rôle traditionnel de ses ancêtres.

Lorsque la princesse Jeanne arriva pour les noces, dans tout l'éclat de ses seize ans, belle, rieuse, coquette, fardée, couverte de joyaux, parfumée, entourée d'un essaim de jeunes demoiselles jacassantes et peu farouches, le contraste entre les deux fiancés frappa les assistants. Contrairement à la coutume traditionnelle (qui avait permis de déceler l'échec du premier mariage), la nuit de noces eut lieu à huis clos. Il n'en fallut pas davantage pour que, dès le matin, l'opinion courût que, comme la fois précédente, le roi avait laissé sa femme aussi peu femme que possible.

Quoi qu'il en soit, les fêtes du mariage terminées, la vie royale reprit son cours, avec un semblant d'entente conjugale. Mais, petit à petit, l'étrange souverain révélait les côtés les plus déroutants de son caractère.

La guerre ayant éclaté contre les Arabes, qui occupaient alors encore la région de Grenade, l'Espagne entière fut indignée de le voir non seulement ménager l'ennemi héréditaire, mais interdire de ravager les campagnes et d'affamer des populations. Où allons-nous, pensaient les braves généraux, s'il devient défendu de massacrer et de piller ? De là à traiter le roi d'« intellectuel de gauche », il n'y avait qu'un pas, qui ne fut pas franchi parce qu'on n'était qu'au xv^e siècle, mais dès lors toute une partie de l'opinion se retrancha dans une hostilité plus ou moins ouverte.

Puis, à mesure que le temps passait, Henri avouait de plus en plus sa sympathie pour les Arabes; il s'entourait d'une garde de solides gaillards au teint de bronze venus du Maroc et du royaume

HENRI IV

de Grenade, partageait leurs repas, prenait l'habitude de s'asseoir selon leur mode, se faisait statufier vêtu à la mauresque à l'Alcazar de Ségovie.

Or, personne n'ignorait que ces Arabes, corrompaient honteusement jeunes filles et jeunes garçons, et la réputation des mœurs du roi n'avait rien à gagner à ces fréquentations.

Comme, d'autre part, sa sauvagerie naturelle s'accroissait — déjà fâcheuse chez un prince héritier, proprement désastreuse chez un souverain — il restait des journées entières dans les forêts à s'isoler avec ses valets et ses amis, parmi lesquels il y avait toujours un favori du moment, Gomez de Cáceres, arrogant, beau et d'aimable figure, Francisco Valdés, Miguel de Lucas, Beltran de la Cueva dont nous aurons l'occasion de reparler.

Il n'en fallait pas davantage pour que les courtisans, et le peuple, se fissent de ces promenades en forêt une image effroyable : on imaginait des orgies monstrueuses, avec le concours de la garde maure, des raffinements de luxure contre-nature, et l'on sait que rien n'est si périlleux, pour les rois, que ce genre de légendes, plus tenaces et plus meurtrières que la vérité même la moins honorable.

Quelles pouvaient être, face à ce roi incompréhensible, qui préférerait la compagnie de ses valets à celles de ses nobles, et les Maures aux évêques, les réactions de l'Espagne catholique et nationaliste ?

« Je ne me baisserais pas », disait insolemment Don Gonzalo de Guzmán, « pour ramasser la virilité du roi si je la trouvais dans la rue ». Et de croustillantes anecdotes se racontaient sur les moyens auxquels, disait-on, le souverain avait recours pour tenter de donner un héritier à la couronne : il se faisait envoyer par son ambassadeur à Naples des recettes de médecins italiens, et s'était fait fabriquer — ancêtre de l'insémination artificielle — un « tube d'or », qu'il introduisit dans l'intimité de la reine, et à l'autre extrémité duquel il s'efforça de faire couler le précieux liquide porteur de futurs rois d'Espagne, le tout sans résultats, ledit liquide s'étant révélé « aqueux et stérile » (6).

De telles humiliations n'étaient évidemment pas de nature à épanouir le caractère naturellement morose d'Henri, qu'on n'appelait plus partout que « l'Impuissant ». C'est à cette époque que s'accroît son air sombre, et qu'il s'adonna avec d'âpres délices à la mélancolie de la musique, — comme plus tard Louis XIII confiant à son luth ses tristesses et ses élans secrets...

Or, voici que, comme Louis XIII encore, le destin l'attendait sous la forme séduisante d'un jeune cavalier sportif, désinvolte et rieur, — là Cinq-Mars, ici Beltran de la Cueva.

De ce favori, dont l'insolente fortune commença à s'affirmer vers

(6) Rapporté par Thomas Münzer, *Viaje por España y Portugal*.

1456, les mauvaises langues attaquèrent aussitôt l'origine. On le prétendit fils d'un gardien de troupeaux enrichi, alors qu'en réalité il était d'honorable famille. Sa distinction naturelle, son élégance, sa finesse aussi, frappèrent au cœur le morne roi, et petit à petit les dignités se mirent à pleuvoir sur lui : majordome, marquis de Santillane, comte de Ledesma, conseiller du roi, maître de l'ordre de Santiago, enfin duc d'Alburquerque.

Avec son roi, la cour même commença à s'égayer; délaissant l'austère Castille, Henri s'installa à Séville, dans le luxe oriental de l'Alcazar, au milieu des senteurs sucrées des orangers et du frisson nocturne des guitares.

Don Juan Pacheco, le compagnon de jeunesse, devenu dans l'intervalle marquis de Villena, essaya bien de se mettre à la traverse de ce rival trop heureux : mais, pour l'instant, ni lui ni la conjuration des courtisans frustrés ne purent ébranler l'affection du roi pour Don Beltran.

*
**

Don Beltran, si séduisant, et formant un si vivant contraste avec son royal ami, ne passait certes pas inaperçu des dames.

Justement, l'entourage de la reine ne brillait pas par un excès de pruderie ni de retenue : on nous décrit ses suivantes « décolletées jusqu'au milieu de l'estomac », et fourrant du parfum jusqu'au bout de leurs chaussures !

La jeune reine elle-même — si peu comblée par son mari — n'échappait pas à la critique : sa brune beauté de Portugaise, son enjouement, son goût de la danse, lui étaient imputés à crime par les bonnes âmes qui, en tout temps, foisonnent autour des grands de ce monde.

Et le scandale éclata ce jour de 1461 où, à un tournoi donné au Pardo, Beltran choisit comme prix de sa victoire l'initiale d'or du nom de la souveraine, sous les yeux du roi ravi des prouesses de son ami. Ainsi entraîna dans l'histoire le plus extraordinaire « ménage à trois » qu'on puisse imaginer, et avec lui de singulières épreuves pour l'Espagne.

*
**

On a discuté à perte de vue sur tous ces points, et la controverse n'est pas close : Don Beltran fut-il l'amant de la reine Jeanne ? et dans l'affirmative, le roi Henri fut-il la victime, le complice ou le promoteur de cette liaison, si j'ose dire, doublement adultère ?

A la première question, la réponse semble bien devoir être positive sans hésitation, la Portugaise n'était pas une femme farouche

HENRI IV

— la suite de son existence le prouva bien — et son mari aurait disposé de cent moyens d'éviter le scandale si vraiment il n'y avait rien eu entre elle et le beau Beltran.

Quant à l'incapacité du « prince triste » à assurer l'avenir de la dynastie, nul, à l'époque, ne se faisait plus d'illusion là-dessus. La liaison fracassante qu'il affichait, pour la forme, avec la belle Doña Guiomar, une des dames d'honneur de sa femme, ne trompait personne, pas même, sans doute, la souveraine, qui avait cependant l'amabilité de s'en montrer, au moins en public, jalouse, jusqu'à exiger que Doña Guiomar sortit de sa présence lors d'une course de taureaux où elle jouait trop indiscretement les reines de la main gauche.

Reste à savoir si c'est bien volontairement, comme on le crut alors, qu'Henri poussa son ami dans les bras de sa femme. Notre Brantôme, pour sa part, qui vécut un siècle plus tard, en était persuadé : « Le roy Henry de Castille... voyant qu'il ne pouvait faire d'enfans à sa femme, s'ayda d'un beau et jeune gentilhomme de sa cour pour luy en faire, ce qu'il fit : dont pour la peine il luy fit de grans biens et l'advança en des honneurs, grandeurs et dignitez. Ne fault doubter si la femme ne l'en ayma et s'en trouva bien ! Voylà un bon cocu... » (7).

Une telle idée, après tout, n'est pas invraisemblable. Elle répugne un peu au caractère naturellement exclusif de l'affection d'un homme mélancolique pour son jeune ami (ce n'est pas Louis XIII qui aurait eu l'idée de rapprocher Cinq-Mars ou Baradas d'Anne d'Autriche !); mais, une fois admise par le roi son incapacité à procréer, étant donné que seule la naissance d'un héritier pouvait stabiliser la situation politique, il est bien possible qu'il ait préféré avoir pour successeur sur le trône de Castille l'enfant de son ami préféré plutôt que celui d'un courtisan quelconque.

*
**

Toute cette discussion n'est pas sans importance, au contraire, car en février 1462, la reine Jeanne donnait le jour, au château de Madrid, à une infante qui reçut le même prénom que sa mère, et que tinrent sur les fonts baptismaux (charmante attention) Don Juan Pacheco, prédécesseur de Beltran dans les bonnes grâces du roi, et la princesse Isabelle, sœur d'Henri, à qui cette naissance coûtait l'espérance de succéder à son frère.

Le roi semblait métamorphosé : le 20 février il nommait Beltran comte de Ledesma, et dès le 9 mai faisait reconnaître par les Cortés, à Tolède, la petite infante Jeanne comme héritière de la couronne. L'avenir était assuré et le sombre prince se mit à

(7) Brantôme, *Vie des Dames galantes*, discours I.

donner des fêtes où, surprise, on le voyait sourire entre sa femme et son ami.

Malheureusement, les ambitions du roi d'Aragon, les intrigues des nobles, jaloux de Beltran, l'amertume de Don Juan Pacheco, la duplicité du propre frère du roi, l'infant Don Alphonse, amenèrent en quelques mois la catastrophe : dès 1463, un groupe de nobles se révolta, proclamant l'infante Jeanne bâtarde et « Beltraneja ». — c'est-à-dire fille de Beltran —, et la guerre civile éclata.

Il serait fastidieux d'en suivre ici les péripéties. Beltran dut quitter la Cour et s'exiler, et le roi subit l'humiliation de signer un acte par lequel il reconnaissait l'illégitimité de l'infante et sa propre impuissance à donner à la Castille un héritier; plus tard, il essuya même l'affront suprême d'être détrôné (en effigie) par son propre frère.

Mais la roue tourne, et Don Alphonse étant mort, les nobles révoltés se soumièrent peu à peu, au point que le toujours aimé Beltran put revenir auprès du roi.

De la reine Jeanne, il n'était plus désormais question : tenue prisonnière par les conjurés, elle s'était échappée de son château-fort d'Alaejos avec l'aide du jeune Don Pedro, fils de son gardien, dont, cela va de soi, elle avait récompensé le dévouement avec la seule monnaie d'échange qu'elle possédât alors. Plus tard, elle eut pour amants, selon la rumeur publique, l'archevêque de Séville et un autre Don Pedro, petit-cousin du roi, et finalement donna le jour à un petit bâtard qui reçut le nom d'André. Ce n'était plus qu'une femme perdue de réputation, à qui Don Beltran lui-même n'estimait plus pouvoir donner l'hospitalité sans se compromettre, ce qui ne manque pas de piquant.

*
**

Le roi Henri, après toutes ces épreuves, était jeune encore — quarante-cinq ans en 1470, année où il affirmait que « sa très chère et très aimée fille légitime Jeanne, était « première-née et héritière de ses royaumes et seigneuries ».

Mais l'anxiété, les humiliations, les fatigues l'avaient prématurément usé. Sa haute taille s'était tassée, son visage ingrat devenu simiesque, ses grandes mains déformées, son regard sombre et inquiet, sa parole hésitante; sa négligence habituelle était devenue malpropreté, et la mauvaise tenue de ses vêtements choquait les moins hostiles de ses interlocuteurs.

Malgré d'incessantes concessions, la guerre civile avait repris dès 1469, menée par l'ambitieuse Doña Isabelle et son époux l'héritier du trône d'Aragon, Don Ferdinand — ceux-là même que l'histoire devait nommer plus tard « les Rois Catholiques ».

Le 6 janvier 1474, à la fin d'un banquet donné à Ségovie en

l'honneur d'une réconciliation entre le roi et sa sœur, Henri fut pris de vomissements. Il refusa pourtant de renoncer à un voyage en Estremadoure qu'il avait projeté; du sang apparut dans ses urines, la fièvre se déclara; tout au long de l'année son état empira, et il mourut au château de Madrid, le 11 décembre, le corps enflé. On parla, bien entendu, d'empoisonnement; les médecins d'aujourd'hui pensent plutôt à une lithiase rénale, ou à une néphrite (8).

« L'enterrement », selon Alonso de Palencia, qui n'aimait pas le défunt, « fut misérable et abject. Le cadavre, placé sur de vieux tréteaux, fut transporté sans aucune cérémonie au monastère de Santa Maria del Paso sur les épaules de porteurs engagés pour l'occasion » (9). Peut-être y a-t-il là quelque malveillante exagération : mais à ce prince malheureux, qui disparaissait en pleine guerre civile, sans avoir même clairement désigné son héritière (sa soi-disant fille Jeanne, ou sa sœur Isabelle ?), l'histoire s'est montrée sévère, et la longue figure mélancolique de ce solitaire n'a pas trouvé beaucoup de défenseurs ni d'amis par-delà le tombeau.

*
**

En définitive, Jeanne « la Beltraneja » était-elle la fille du roi ou celle du favori ? La question, aujourd'hui, n'a plus qu'un intérêt rétrospectif, après avoir coûté à l'Espagne bien du sang.

L'opinion d'Henri lui-même a moins d'importance, dans la controverse, qu'il ne paraît au premier abord. Outre qu'il avait tout intérêt à endosser la paternité de l'infante, même et surtout s'il avait de bonnes raisons d'en douter personnellement, il fit là-dessus à diverses occasions, et selon les circonstances, des déclarations publiques parfaitement contradictoires. Si les partisans politiques de la « Beltraneja » affirmèrent qu'à son lit de mort le roi avait exprimé le vœu que « sa fille » fût « héritière de ses royaumes », si le médecin Juan Fernandez de Soria, qui le soigna dans sa dernière maladie, déclara qu'il était parfaitement constitué du point de vue corporel, ce ne sont là que des témoignages trop intéressés pour qu'on puisse bâtir sur eux une vérité très solide.

Au reste, nous savons bien que l'impuissance sexuelle est beaucoup plus affaire psychologique que morphologique, et que ce ne sont souvent pas les plus herculéens qui sont les plus vaillants à l'escrime amoureuse.

Les jeux auxquels, selon toute vraisemblance, se livrait Don Henri avec sa garde maure n'étaient pas de ceux qui s'accordent

(8) G. Marañon, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla*.

(9) A. de Palencia, *op. cit.* II, X, 9.

avec un excès d'audace auprès des dames, et, en toute circonstance, le roi donna l'impression de n'avoir nulle confiance en ses propres forces, ce qui est le meilleur moyen, dans ce délicat domaine, d'être vaincu d'avance.

*
**

Henri IV l'Impuissant laissa peu de traces dans l'histoire d'Espagne. Après sa mort, l'infante Jeanne fut rapidement éliminée par Isabelle et Ferdinand, dont le règne glorieux mit un point final au Moyen-Age arabo-chrétien; et le catholicisme triomphant eut tôt fait d'effacer jusqu'au souvenir de ce souverain mécréant et infâme, qui n'obéissait pas aux évêques et ne massacrait pas les infidèles.

Il reste de lui, pourtant, quelques souvenirs : le monastère du Paso, qu'il fit construire près de Madrid au lieu du tournoi où Don Beltran avait gagné les bonnes grâces de la reine; sa statue tombale en l'église de Guadalupe; quelques miniatures, dans des manuscrits, qui le représentent avec son air de tension pathétique et d'incurable tristesse; des chroniques, pour la plupart hostiles, témoignage de l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés, comme le diplomate Alonso de Palencia qui consacra des centaines de pages à traîner son ancien maître dans la boue; et quelques poèmes obscènes dans des recueils satiriques, où la brillante carrière du trop cher Don Beltran est par exemple résumée en ce raccourci :

*En b...ant et en se faisant b...er
Il a gagné tout son duché.*

ou encore celui-ci :

*Il b...e son cousin, sa cousine
Et la fille du marquis,
Et le roi Henri et la reine Jeanne.*

Ce n'était pourtant pas un être banal que ce roi castillan du xv^e siècle qui ne voulait pas qu'on fit souffrir les paysans arabes de ses Etats, et qui répondait à un archevêque révolté, parlant de déclencher la guerre civile : « Vous autres qui n'avez pas à combattre personnellement, vous faites bon marché des vies des autres ! On voit bien que ce ne sont pas vos fils qui feront la guerre, et que les souffrances du peuple ne vous coûtent rien. » (10).

Pour le juger à sa valeur, il faut le replacer dans cette Castille du Moyen-Age, dont les mœurs étaient si grossières qu'un jour, à la cathédrale de Mondoñedo, l'évêque, par dérision et plaisanterie, devant tous ses chanoines réunis, pissa sur la soutane de son collègue l'évêque de Coria venu lui rendre visite (11).

(10) D. de Castillo, cité par J.-B. Sitges, *op. cit.*, p. 135.

(11) A. de Palencia, *op. cit.*, I, IV, 6.

A ces féodaux brutaux, à ces prélats rapaces, à cette Espagne anarchique, Henri I^{er} Impuissant ne sut opposer que son horreur du sang, sa mélancolie, son amour de la musique. C'eût été, peut-être, un excellent roi dans la paix : le malheur voulut qu'il régnât alors qu'il aurait fallu sur le trône un homme de guerre.

Quant à sa vie privée, elle fut ruinée par la nécessité politique où il se trouva d'assurer la continuité de sa dynastie; ses deux mariages — ses deux calvaires — lui eussent été épargnés s'il n'eût pas été roi : si jamais homme fut vraiment le martyr de son homosexualité, ce fut lui.

C'est bien le moins qu'à la mémoire de cet homme malheureux, qui fut l'un des nôtres, nous accordions la tardive réparation de ce qui lui fit si cruellement défaut pendant sa vie : un peu de sympathie et de pitié.

MARC DANIEL.

NOTE SUR LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE HENRI IV DE CASTILLE

L'histoire de Henri IV de Castille nous est surtout connue par un certain nombre de chroniqueurs, les uns contemporains des événements, les autres un peu postérieurs. Le témoignage des uns et des autres doit être soigneusement passé au crible de la critique, car les passions partisans ont souvent gauchi dans un sens ou dans l'autre les récits des faits.

Les principales de ces chroniques sont :

Crónica del Señor Rey Don Juan II (attribuée, sans preuves, à Fernan Pérez de Guzman), dont l'édition courante est de 1779. Utile pour l'histoire des débuts de Henri IV.

Crónica del Rey Don Enrique IV, œuvre de Diego Enriquez del Castillo, chapelain du roi, écrite d'un point de vue favorable à Henri IV et à la princesse Jeanne. Edition moderne par C. Rosell au tome LXX de la *Biblioteca de Autores Españoles*, Madrid, 1878.

Crónica de Don Enrique IV, œuvre de Alonso de Palencia, familier du roi, écrite d'un point de vue fanatiquement hostile. Edition moderne par D. A. Paz y Melia, dans la *Colección de Escritores Castellanos* (4 vol., 1904-1912).

Memorial de diversas hazañas, de Mosén Diego de Valera, écrit d'un point de vue assez proche de celui d'Alonso de Palencia. Edition par C. Rosell au tome LXX de la *Biblioteca de Autores Españoles*, et plus récemment par J. de Mata Carriazo, Madrid, 1941, 1 vol.

Crónica de los Señores Reyes Católicos Don Fernando y Doña Isabel, œuvre de Hernando del Pulgar, écrite par un familier des Rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, donc hostile à la prin-

cesse Jeanne. Edition par C. Rosell au tome LXX de la *Biblioteca de Autores Españoles*, et plus récemment par J. de Mata-Carriazo, Madrid, 1943, 2 vol.

Los Claros Varones de Castilla, œuvre très populaire du même Hernando del Pulgar. Edition moderne par J. Domínguez Bordona, dans la *Colección de Clásicos Castellanos*, Madrid, 1923.

Il faut citer aussi, comme sources secondaires, les *Mémoires* du Français Philippe de Commines, qui eut l'occasion de rencontrer le roi de Castille, et le récit du voyage effectué en Espagne en 1465-1466 par le baron allemand Léon de Rosmithal (trad. espagnole par D. Antonio M. Fabié, au tome VIII de la collection *Los Libros de Antaño*).

Voir aussi les poésies satiriques citées en note au cours de l'article qui précède, et d'une façon générale toutes les sources recensées et commentées par Puyol, *Los Cronistas de Enrique IV*, Madrid, 1921, et les documents d'archives étudiés par J. B. Sitges dans son grand livre sur Henri IV.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Peu d'ouvrages en français sur Henri IV de Castille, en dehors des histoires générales d'Espagne. Le livre de J. Lucas-Dubreton, *Le roi sauvage*, Paris, 1922, est touffu et mal composé.

En espagnol, l'ouvrage fondamental est celui de J. B. Sitges, *Enrique IV y la excelente Señora llamada vulgarmente Doña Juana la Beltraneja*, Madrid, 1912, 2 vol., écrit d'un point de vue très favorable à Henri IV, parfaitement documenté.

Sur la psychologie et la physiologie du roi, et notamment sur son homosexualité, voir l'essai, excellent, de Gregorio Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique de Castilla y su tiempo*, 2^e éd., Madrid, 1934.

Les *Coplas del Provincial* ont été publiées et commentées par R. Foulché-Delbosc dans la *Revue hispanique*, 1898-1899.

L'ANDROGYNE

par

REBECCA VENCE (1)

CHAPITRE VI

Au début de juin, un matin, de bonne heure, Nancy arriva, le front barré d'un pli. Jamais encore, je ne lui avais vu ce visage tiraillé dans tous les sens, et presque laid. Les soucis, le déplaisir ne lui allaient pas. Elle était faite pour vivre dans la joie et l'enthousiasme.

— Ça y est, dit-elle en brandissant un papier bleu et froissé, j'ai reçu son télégramme. Elle me rappelle.

— Elle te... Nancy ! Ce n'est pas possible, tu ne vas pas partir !...

J'étais en train de déjeuner sur ma terrasse ensoleillée, au faite des remparts. Du petit poste à transistors, à côté de moi, coulait un mince filet de musique douce qui me devint aussitôt intolérable. Rageusement, je tournai le bouton. Puis je repoussai ma tasse à demi-pleine, et j'essayai de mettre de l'ordre dans le tumulte de mon cœur.

— Assieds-toi, Nancy, et explique-toi. Je pense que maintenant, nous en sommes à la minute de vérité. Ce n'est plus le temps des dérobades.

— Je le pense aussi, approuva-t-elle en s'installant à mon côté, sur le banc de bois. Elle posa ses deux coudes sur la table, familièrement, replia ses avant-bras tout dorés de hâle. Ses belles mains agiles étaient étendues contre elle, les doigts écartés, et le soleil étincelait sur sa chevalière en or, de forme carrée. Elle poursuivit :

— Avoue que jusqu'à cet instant, tu n'as guère manifesté plus de courage que moi pour aborder un certain problème ?

C'était vrai. Nous évitions l'une et l'autre toute allusion à l'inéluctable séparation. A peine y pensais-je parfois. Livrée tout entière à ma griserie, j'en arrivais à croire que l'heure de l'échéance ne

(1) Voir *Arcadie*, n° 70, 71, 72, 73 et 74.

sonnerait jamais. On s'habitue au bonheur que l'on finit par considérer comme un dû, alors qu'il n'est qu'un accident, un sursis avant que la suite des événements dont se composent nos vies ne reprenne son cours tortueux.

— Je n'aimais pas parler de cette... Annette, expliquai-je. Je pensais qu'à cause de moi, de moi, enfin, tu avais renoncé à retourner auprès d'elle.

Elle me regarda, durement :

— Il n'en est pas question, dit-elle.

Le ton était sifflant, et il me sembla qu'une balle venait de m'atteindre. Je balbutiai, plus morte que vive :

— Bien sûr ! c'est là-bas que tu as creusé ton trou. Tu y travailles, c'est une bonne place...

— Il n'y a pas que ça, répliqua-t-elle, mon trou, je le creuserai ailleurs, quand je le voudrai, je ne suis pas empruntée. Si je retourne là-bas, c'est pour Nanou. Nous nous tenons, nous sommes bien épaulées.

— Pour le travail ?

— Pour le travail aussi.

Ma rivale grandissait à mes yeux, elle devenait un géant. Un seul espoir me restait, celui qu'entre elle et Nancy, un homme fit écran.

— Y a-t-il... un mari ? demandai-je.

— Oui.

La brève réponse avait claqué comme une porte que l'on lance. J'avais dû mettre le doigt sur une dent malade. J'insistai :

— Est-ce que... est-ce qu'il est au courant ?

— Je n'ai pas à le savoir. Ce n'est pas de lui que je m'occupe, mais de Nanou. Parce que Nanou, c'est mon œuvre.

Un grand mot était lâché. Avec quelle orgueilleuse volupté n'avait-elle pas dit cela ! Son œuvre ! Dans son esprit, je n'étais probablement qu'une ébauche encore informe, un bloc de terre glaise à peine dégrossi, et qu'elle s'était amusée à façonner, très rudimentairement, au cours de ces quelques mois d'oisiveté.

— Quand je l'ai connue, reprit-elle avec exaltation, elle n'était rien. Il n'y avait rien dans sa petite tête d'oiseau-mouche. Pas l'ombre d'une idée qui n'ait traîné partout avant d'arriver jusqu'à elle. Sa conversation, ce n'était qu'un ramassis de vieilleries bonnes à nourrir des araignées dans un galetas. Sa notion du Bien et du Mal sortait tout droit d'un manuel de catéchisme à l'usage des enfants de six ans, et elle portait, Dieu me pardonne ! des chapeaux de sous-préfète inclinés sur l'œil avec un couteau de plume. Quant à ses employées de maison, elle les appelait « ma fille », leur parlait durement et n'en obtenait rien. J'ai mis de l'ordre dans tout ça, et un peu vite ! j'aime autant te dire...

— Mais Nancy, tu n'étais toi aussi qu'une employée ?

— Au bout de huit jours, je mangeais à la table des patrons, et maintenant, ils ne prennent pas une décision, ni ne font un

L'ANDROGYNE

achat sans me consulter. Nanou est métamorphosée, grâce à moi. C'est une femme à la page, ayant enfin compris qu'elle ne peut vivre comme vivaient sa mère et sa grand-mère. Je voudrais que tu la voies piloter sa voiture, en pantalon fuseau et veste de daim. Ma chère, elle est « impeccable ».

Je ne pus m'empêcher de sourire, du fond de ma détresse, car Nancy, en fille de Provence qu'elle était malgré son dépaysement, donnait à ce qualificatif le sens un peu spécial qu'on lui donne dans ce charmant pays, à savoir l'équivalent de « merveilleux ».

— C'est une jeune femme ? demandai-je, obsédée par l'idée de ma proche quarantaine.

— Cinq ans de plus que toi.

— Alors, c'est une beauté ?

— Sûrement pas.

Elle sortit de l'une de ses innombrables poches un petit étui de cuir contenant une photo d'amateur qu'elle me tendit, et je dissimulai mal ma surprise. Annette Forestier était petite, rondlette, insignifiante des pieds à la tête. Appuyée au tronc d'un arbre, en culottes de cheval qui ne l'avantageaient pas, elle avait un air faussement crâne, et pas bon du tout, avec ses cheveux strictement tirés en arrière, son nez busqué d'oiseau de proie, et ses petits yeux ronds, cernés de paupières en bourrelets. C'était donc ça, ma rivale ? Celle que Nancy ne pouvait envisager de ne pas rejoindre ? Ni douce, ni belle, ni attirante d'aucune façon. Une petite bourgeoise pleine de morgue que l'influence de l'androgynie avait ridiculement virilisée, et qui se donnait des allures d'affranchie.

— Elle ne te plaît pas ? demanda Nancy que mon silence surprenait.

— Je... je ne sais pas. Une photo, ce n'est pas suffisant pour se faire une opinion. Je m'étonne seulement que tu te sois intéressée à elle. Elle paraît si différente de toi... si manifestement d'une autre race !

— C'est juste, nous n'avons pas beaucoup de points communs. Mais j'ai exercé une grande influence sur elle, je l'ai modelée. Ah ! je t'assure que je la tiens bien !

— Cette bague, demandai-je en désignant la chevalière de Nancy, c'est elle qui te l'a donnée, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle me fait beaucoup de cadeaux.

J'avais remarqué déjà l'étui à cigarettes de Nancy, en or délicatement travaillé. Et son porte-clés en peau de serpent, ainsi qu'un merveilleux sous-main de cuir vert, un jour qu'elle l'avait apporté pour écrire des lettres chez moi. Nancy était-elle vénale ? Était-ce par intérêt qu'elle restait auprès de cette femme ? J'en arrivais presque à le souhaiter car ainsi, je serais moins jalouse. Des liens intéressés, pensais-je, ne sont pas des liens très solides. Un jour viendrait où Nancy découvrirait un emploi plus avantageux, moins absorbant peut-être, et où elle renoncerait à retourner là-bas.

Mais cet espoir était mince car il n'y avait rien de bas ou de cupide dans la nature de Nancy. Son seul vrai défaut était l'orgueil, et précisément à cause de son orgueil, je ne pouvais imaginer qu'elle subit un asservissement pour des mobiles d'intérêt.

Je risquai une dernière question, plus épineuse que les précédentes :

— Annette n'aime pas son mari ?

La réponse vint immédiatement, cinglante :

— Il est probable que non, puisque c'est moi qu'elle aime .

*
**

Depuis plus d'un mois, Nancy, lorsqu'elle écrivait à Nanou, altérait la vérité. Sa mère, assurait-elle, avait encore besoin de certains soins nécessitant sa présence auprès d'elle. Telle était la raison qu'elle alléguait pour ajourner son retour là-bas. En fait, ce n'était qu'un demi-mensonge car il était exact que Mme Carlou, pendant longtemps encore, ne pourrait se passer de l'assistance d'une infirmière, ou tout au moins d'une personne qualifiée pour remplir ce rôle. Mais cette personne, Nancy l'avait trouvée, et du jour au lendemain, elle assurerait la relève.

— Dans ce cas, Nancy, demandai-je, pourquoi as-tu prolongé ton séjour à P... au lieu de regagner ton poste ?

— Pourquoi ? C'est toi qui me poses une pareille question ?

Entre ses paupières allongées et étroites, son regard bleu filtra, et se voila de mélancolie. Je compris que c'était bien à cause de moi que Nancy s'attardait ici, au mépris de ses obligations, et en usant d'un subterfuge. Mais elle avait une grande pudeur de ses sentiments, et je ne pus lui en faire dire davantage. J'appris seulement qu'Annette Forestier, prise de soupçons en ne voyant pas revenir sa favorite, avait écrit à sa mère, à son insu, pour demander des comptes. Et que la réponse de Mme Carlou, bien que prudente, lui avait laissé entendre que ce qui retenait Nancy à P... ce n'était plus désormais les soins à donner à une convalescente.

— Je ne puis en vouloir à ma mère, expliqua Nancy, et je ne lui ai adressé aucun reproche. Craignant que je ne perde mon emploi, elle a cru bien faire en incitant Nanou à me rappeler. Peut-être, en effet, a-t-elle bien fait...

Elle se leva d'un bond, parla d'un ton résolu :

— Minet — c'était ainsi qu'elle m'appelait dans les grandes occasions — Minet, ma décision est prise, je pars ce soir, par le train de nuit. Demain à l'aube, je serai à Grenoble où l'on viendra me chercher en voiture pour le reste du trajet. J'ai immédiatement câblé ma réponse au télégramme de Nanou, tout à l'heure.

Elle avait donc agi sans me consulter, et toute issue se fermait devant moi. Il ne me fut pas possible de retenir mon cri de détresse :

L'ANDROGYNE

— Ce soir, Nancy ! Non, je t'en conjure, pas ce soir ! Tu peux envoyer un second télégramme. Donne-moi encore cette soirée...

— Non, dit-elle, ça ne servirait à rien. Minet... j'ai une rude journée devant moi, pas mal de choses à régler. Je crains que nous ne puissions nous voir, mais peut-être m'accompagneras-tu à la gare de Toulon ? Ça me rendrait service que tu veuilles bien me conduire, moi et tous mes bagages.

Elle qui ne demandait jamais rien à autrui, elle me demandait un service, et c'était probablement pour masquer son émotion à l'idée de se séparer de moi. Mais je me sentais sans courage à la perspective de ces épouvantables adieux sur un quai de gare.

— Minet, c'est oui ? C'est non ? Voyons ! ne fais pas l'enfant !

Dans ma gorge, une barre de sanglots me suffoquait, et je ne pouvais articuler le moindre son. Je hochai pourtant le menton, affirmativement. Nancy, doucement, posa sa main sur ma tête inclinée, puis, après m'avoir embrassée, elle sortit. Un homme, en pareille circonstance, ne se serait pas comporté avec plus de rigueur et de fermeté. Et comme un homme aussi, Nancy savait établir une distinction entre ses attachements profonds et les amours passagères.

(A suivre.)

REBECCA VENCE.

Der Kreis LE CERCLE The Circle
paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

NOUVELLES D'ITALIE

par

MAURIZIO BELLOTTI (1)

THEATRE - REVUES - LYRIQUES - BALLETS

Je ne sais si les journaux français ont déjà donné beaucoup d'écho au Festival de Spolète, mais c'est ici l'occasion d'en parler au moins en *Arcadie* : car, à presque toutes les représentations de ce festival, soufflait un air plus ou moins franchement homosexuel.

Dans *Album Leaves*, spectacle composé de brefs morceaux — pantomimes, ballets, monologues, sketches — on notait entre autres un sketch assez ambigu de Dorothy Parker (l'auteur fameuse du roman homosexuel *Trio*), l'interprétation, assez louable du reste, de quelques poésies de Whitman, et un ballet dans lequel un garçon et une fille échangent leurs vêtements. Dans un autre sketch, un jeune homme athlétique jette par la fenêtre la femme qui l'ennuie, et court annoncer aussitôt à son ami de cœur qu'il s'est « finalement libéré de l'importune ». Dans un spectacle de l'« American Ballet », la partie la plus remarquable était la *Sérénade pour sept danseurs*, musique de Bernstein sur un texte inspiré au Symposium : on y voit plusieurs duos d'amour, où des couples de danseurs bien assortis alternent un hommage aux enseignements platoniciens.

Dans le domaine lyrique, il faut signaler l'apparition de l'opéra de Prokofiev, *l'Ange de Feu*, inspiré par un roman de Brjusov. *Il Pensiero Nazionale*, la revue dont nous tirons cette information, nous apprend que cet opéra a déjà été représenté au théâtre des Champs-Élysées à Paris, « rond-point de toutes les nouveautés artistiques et pédérastiques ». Il n'est pas inutile, je pense, d'en donner au moins les grandes lignes, en ayant soin de préciser que l'intrigue n'est rien moins que claire, fleurie qu'elle est de symboles et d'abstractions. Je crois cependant avoir compris que Renata, la protagoniste, devient obsédée par un ange (ou un

(1) Voir *Arcadie*, n° 67-68 et 71.

NOUVELLES D'ITALIE

démon), Madiel, qui lui apparaît dans un flamboiement de lumière. Frappée de stupeur, elle se refuse alors à Ronald, qui est, je crois, son fiancé, et qui paraît bien être le véritable objet du désir de l'Ange. En fait, il semble que tout cela n'arrive que pour permettre à Ronald d'être séduit par une femme, mais non touché, « comme le voulait le pacte d'une secte pédérastique, passible de la peine du bûcher, aux confins de la Hollande et de l'Allemagne, au temps des Anabaptistes munstériens ». Ronald, jaloux, le pauvre, pour un motif inexistant, se bat en duel avec l'Ange séducteur; mais l'Ange est immortel et Ronald est blessé. Tandis que la jeune fille le soigne, un chœur de voix de femmes répète au ciel, sur un ton ironique, « je t'aime, je t'aime ». Pour abrégé, à la fin intervient un Grand Inquisiteur qui oblige Renata à purifier son âme en consumant son corps sur le bûcher. Laissons au lecteur le soin du commentaire et des déductions quant à la signification ultime de cette histoire, et passons au théâtre.

Dans une série de pièces en un acte, le Festival de Spolète a accueilli une œuvre de William Inge, intitulée *The Tiny Closet* (*Le Placard*). En gros, c'est l'histoire d'un homme qui conserve dans un placard secret une collection de chapeaux de femme. La propriétaire, naturellement curieuse, découvre le « hobby », pour le nommer ainsi, de son pensionnaire, mais cela ne lui porte pas chance : le jeune homme la tue avec une épingle à chapeau.

CINEMA

Epoque d'homosexualité aussi au cinéma.

Un personnage homosexuel dans *l'Homme à la force brutale*, film de notable valeur artistique au reste, dont le protagoniste est Anthony Quinn.

Entièrement basé sur un thème homosexuel, *Côte d'Azur*, de Vittorio Sala (ancien critique cinématographique de l'organe officiel du parti catholique régnant !), dont les protagonistes sont Alberto Sordi et Giovanna Rolli. C'est l'histoire d'un jeune ménage de fruitiers, venus à Cannes parce que la femme a été invitée à faire un bout d'essai. Mais le metteur en scène, qui « en est », écarte la femme et tombe amoureux du mari, en l'appâtant par l'offre d'un petit rôle dans le genre « Jean Gabin jeune ». Le nigaud tombe dans le panneau, mais, juste à la limite du suprême péril, la jeune femme ressaisit son mari et le ramène à Rome. Extraordinairement audacieux, au moins pour les écrans italiens, un tango dansé en pénombre par le metteur en scène et Sordi, et certaines scènes où l'on voit la « cour » masculine du metteur en scène. Et, pour ajouter un dernier zeste de perversion, un strip-tease de Bambi. De toute façon, les spectateurs italiens auront peu profité de cette histoire, car le film est déjà interdit.

Situations ambiguës et homosexualoïdes aussi dans un autre film, toujours avec Sordi, intitulé *Le Moraliste*.

On annonce un film qui sera écrit, dirigé et peut-être joué par Pier-Paolo Pasolini, et dont le titre sera *Storie Binarie*. Le thème sera celui-ci : un homme complètement nu est découvert étranglé au bord du Tibre. La police inculpe trois « ragazzi di vita » qui avaient des relations équivoques avec le mort. Les jeunes garçons réussissent à prouver leur innocence, mais n'en seront pas moins emprisonnés pour d'autres délits : vols, rapines et violences de toute espèce. Quant au cadavre de l'assassiné, il connaîtra une toute autre destinée que de finir à la morgue : des religieux reconnaissent en lui le bienfaiteur de leur couvent, l'emportent secrètement, l'embaument et le mettent dans une châsse de verre comme une relique.

Enfin, même les documentaires semblent avoir trouvé un champ particulier, je dirai presque une mine d'or dans tout ce qui permet de faire des considérations sur les homosexuels. Présentations de modes masculines, exhibitions de culturisme, élections de « misters », etc., constituent désormais l'ingrédient habituel de dizaines de documentaires. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je penche pour la première réponse, car du moins, à défaut d'autre résultat, le problème est ainsi peu à peu dé-dramatisé et cesse d'être posé en termes apocalyptiques.

Signalons enfin, dans *La Dolce Vita* (*La vie douce*), film d'essai sur une certaine société romaine d'aujourd'hui, un « ballet de pédérastes ». Comme d'habitude, la définition est de *Lo Specchio*, qui l'accompagne d'une ample illustration photographique.

LITTERATURE

Jusqu'à des temps récents il était rarissime de trouver un roman avec des personnages homosexuels : aujourd'hui on ne réussit plus à suivre toute la littérature plus ou moins homosexuelle, tant sont nombreuses les publications qui se succèdent à un rythme essoufflant. Avant même que se fût tu l'écho suscité par la publication de l'*Anonimo Lombardo* (*Le Lombard Anonyme*) — à coup sûr le livre homosexuel le plus audacieux qui ait jamais paru en Italie, et dont on lira par ailleurs le compte rendu (2) — sortait *Roma Capovolta* (*Rome à l'envers*), baptisé par le journal *Il Giorno* « le manifeste de ceux qui en sont ». La prière d'insérer précise que l'auteur a voulu « mettre en lumière cet aspect particulier de la vie des villes qu'on ignore ou feint d'ignorer en règle générale : l'homosexualité ». Le personnage principal du livre, mis à part le narrateur, est un certain Fiorenzo, député qu'on nous décrit ainsi : « en ce qui le concerne, il ne faisait pas la

(2) Voir plus loin, p. 194.

plus minime concession à la publicité. Au moins, en apparence. Car, en secret, il se vengeait du sérieux des vêtements que sa position l'obligeait à arborer en portant, par-dessous, de la lingerie féminine excessivement délicate, avec dentelles et broderies. Ce petit livre, selon G. G. Napolitano qui en fait le compte rendu dans *Il Giornò*, est une « petite galerie édifiante du curieux monde souterrain homosexuel, un répertoire de rencontres, un catalogue d'étreintes ». Ce même G. G. Napolitano cite ce passage, où se révèle le comportement du « milieu », face à la loi Merlin (3) :

« L'automne passa sans rien apporter de nouveau, à l'exception d'un cocktail donné par Fiorenzo pour célébrer la fermeture des maisons de tolérance. Bien entendu, on parla beaucoup de ces établissements. Je ne sais si leur suppression a été un bien ou un mal; mais ce qui est certain, c'est qu'elle constituait presque une victoire personnelle pour Fiorenzo ». — Nous apprenons à la dernière minute que *Roma Capovolta* vient d'être interdit et saisi.

Comme d'habitude, nous signalerons également ici quelques traductions italiennes de livres étrangers.

Traductions de l'anglais. *L'Uomo sulla roccia* (*L'homme sur le rocher - The Man on The Rock*), de Francis King, dont il a été rendu compte en *Arcadie* (4) : éd. Bompiani.

Il Sergente (*L'Étau - The Sergeant*), de Dennis Murphy, également connu des lecteurs d'*Arcadie* (5) : éd. Mondadori.

Il Re deve morire (*Le Roi doit mourir - The King Must Die*), de Mary Renault (éd. Bompiani) : ouvrage consacré à la figure du héros mythique Thésée, et situé dans la Crète antique, par une excellente et courageuse écrivain anglaise, qui a déjà traité du thème homosexuel dans *The Charioteer* et *The Last of The Wine*, que nous espérons lire, eux aussi, bientôt en traduction.

Dans *Justine*, de Lawrence Durrell (éd. Longanesi) figure un personnage homosexuel dans une reconstitution de la vie d'une cité corrompue et sensuelle.

Citons aussi, pour l'homosexualité féminine, la traduction italienne du célèbre *Olivia*, d'Olivia (éd. Einaudi).

Traductions de l'allemand. Chez deux éditeurs (Lerici et Einaudi) a finalement paru une traduction des *Tourments du jeune Torless*, de Robert Musil, le grandissime auteur de *L'Homme sans qualité*.

L'action de ce livre, écrit en 1900, se passe dans un collège militaire, et est extrêmement osé, surtout si l'on pense à l'époque où il parut. C'est l'histoire d'un jeune garçon, Basini, qui est soumis au chantage de trois de ses condisciples, parmi lesquels Torless, pour un vol qu'il a commis; mais la participation de Torless aux vexations que subit Basini n'est pas complète, et finalement il en arrivera au contraire à des rapports homosexuels avec le jeune garçon.

(3) La « loi Marthe Richard », italienne.

(4) *Arcadie*, n° 64, avril 1959.

(5) *Arcadie*, n° 69, septembre 1959.

Traductions de l'italien en anglais. A l'intention de nos amis d'*Arcadie* qui ne lisent pas l'italien, mais qui comprennent l'anglais, signalons la traduction chez Faber and Faber, dans un volume intitulé *Italian Stories Of To-Day* (*Nouvelles italiennes d'aujourd'hui*), de la nouvelle homosexuelle d'Alberto Arbasino *Giorgio contre Luciano* (6) et, chez le même éditeur, la traduction de *Gli Occhiali d'Oro* (*The Gold-Rimmed Spectacles - Les lunettes d'or*), de Giorgio Bassani (7).

CHRONIQUE

La mode est actuellement en Italie aux exhibitions de travestis, qui suscitent dans les journaux bien-pensants éditoriaux et diatribes, allant du sérieux de Carlo Lauronzi dans le *Corriere della Sera* à la vulgarité stupide de *Lo Specchio* (qui, notons-le en passant, emploie l'adjectif « arcadico », pour signifier « homosexuel » : notre revue a bien, décidément, créé un nouveau mot non seulement en France mais en Italie !). Finalement, la police a interdit le spectacle du Carrousel dans un théâtre de Milan, l'autorisant seulement dans un night-club.

La controverse homosexualité-maisons closes, dont nous avons déjà longuement parlé dans notre dernière chronique (8), n'est pas terminée. Dans un journal qui s'intitule « européen », — les lecteurs seraient bien lotis s'ils considéraient comme représentatif de l'Europe un papier où écrivent de tels ânes ! — Furio Monicelli reprend en souriant d'un air de supériorité, les arguments en faveur d'une réouverture des maisons de tolérance pour enrayer le développement de l'homosexualité : ainsi, à Venise, les doges invitaient les courtisanes à sortir dans les rues lorsqu'ils voulaient éviter que l'habitude des longues navigations et des guerres lointaines ne gâtât les goûts (sexuels, s'entend) des fils de la Sérénissime; ainsi encore, le roi de France Henri IV fit rouvrir les bordels pour enrayer la diffusion des mœurs d'Henri III. Mais Furio Monicelli oublie de parler des résultats obtenus par ces mesures !

De son côté, Gianna Preda, co-directrice du journal *Il Borghese*, est allé interviewer Mme Merlin, l'auteur de la loi sur la suppression des maisons closes, et elle s'est fort étonnée de l'entendre dire en substance qu'à son avis, l'effet éventuel de cette suppression sur l'augmentation du nombre des homosexuels était du do-

(6) *Arcadie*, n° 51, mars 1958 et n° 67-68, juillet-août 1959, p. 410-411.

(7) *Arcadie*, n° 67-68, juillet-août 1959, p. 408-409.

(8) *Arcadie*, n° 71, novembre 1959.

(9) *Arcadie*, n° 59.

maine de la vie privée et non de la loi. Mais ce n'est pas d'Il *Borghese* qu'il faut attendre une opinion éclairée : Gino Olivari, l'auteur du livre *Omosessualità* dont il a été question récemment dans notre revue (9), ayant écrit au directeur de ce journal une lettre ouverte pour lui demander des explications au sujet de son attitude extrêmement partisane et intolérante contre les homosexuels, n'a même pas reçu un semblant de réponse.

Dans un autre genre, le cinéaste Anton-Giulio Bragaglia, auteur de quelques-uns des plus abominables films jamais produits en Italie, écrit (dans *Lo Specchio*, bien sûr, ce journal qu'on dit financé par les anciens patrons de bordels) : « Pour être à la page, beaucoup de jeunes acteurs de théâtre entrent dans ce monde de luxure enchanteresse, où tout est permis. Ces jeunes corrompus ont déconcerté et fait trembler le nouveau directeur ou président ou commissaire lors de sa nomination à la tête d'un célèbre institut. Il m'a dit lui-même : « Que puis-je y faire ? Je fais semblant de ne rien voir ».

Toujours selon Bragaglia, les « propagandistes » de l'homosexualité (souvent des metteurs en scène connus) font lire aux néophytes les poésies pornographiques de Verlaine, pour les persuader que Sodome est la cité idéale, et que ceux qui ne s'y font pas naturaliser sont des imbéciles et des paysans. C'est, à les entendre, question de culture, non de race. Point n'est besoin de croire que ces « raffinés » soient l'œuvre de la nature. Il ne s'agit pas d'hermaphrodites (sic) mais de dégoûtants spéculateurs : presque tous sont invertis par arrivisme, sachant que certains metteurs en scène lancent dans la carrière leurs « petits amis », et les font parvenir jusqu'aux rôles de vedettes, ou même jusqu'à en faire eux-mêmes des metteurs en scène. Ainsi, les jeunes acteurs se laissent invertir par une intimidation du même ordre que celle que subissent tant de peintres qui deviennent abstraits de peur de paraître vieux-jeu ou imbéciles. La plupart deviennent invertis parce qu'ils se trouvent au milieu d'invertis, parce qu'ils ne veulent pas avoir l'air bêtes; de sorte que les trois quarts, et peut-être davantage, sont invertis par acquisition, non de nature.

Méditons un instant sur ce monde de « luxure enchanteresse », sur ces pauvres jeunes gens obligés malgré eux de lire ce maudit Verlaine, sur ces « dégoûtants spéculateurs » qui ne sont pas des « hermaphrodites », sur ces « invertis par intimidation ». Prions pour eux, et aussi pour M. Bragaglia, qui semble en avoir si grand besoin !

Mais revenons, avant de terminer cette chronique, à un air plus respirable, en relisant cette phrase de Baudelaire que François Mauriac a citée pour inaugurer sa collaboration à un journal italien : « O Créateur ! Peut-il exister des monstres aux yeux de Celui qui, seul, sait pourquoi ils existent, comment ils sont devenus ce qu'ils sont et comment ils auraient pu ne pas l'être ? ».

MAURIZIO BELLOTTI.

CATHOLICISME ET HOMOSEXUALITÉ

Que pense l'Église catholique, en 1959, de l'homosexualité et de l'homosexuel ? Question capitale pour un croyant et non dénuée d'intérêt pour un incroyant.

Tel ou tel traité de Pastorale avait pu, ces dernières années, nous renseigner en partie mais le cadre même de l'encyclopédie *Catholicisme* (1), œuvre collective monumentale, en cours de parution, (dont le fascicule 20, qui nous intéresse ici, porte le *Nihil obstat* et l'*Imprimatur* de juin 1959) donne à ce qu'on y lit une sûreté en même temps qu'une actualité qu'on chercherait en vain ailleurs.

La psychopathologie, l'étiologie et la thérapeutique sont traitées par le R. P. Hermand, dominicain, avec une objectivité et une clarté qu'il faut d'autant plus louer qu'elles sont plus rarement réunies. La définition, les symptômes, la classification, la structure de l'homosexualité vraie sont éclairés par les conclusions de la psychanalyse qui « même si elles ne donnent pas de l'homosexualité une compréhension exhaustive, sont certainement les plus satisfaisantes que nous possédions à l'heure actuelle ». Une lacune importante dans cet exposé concerne la bisexualité de chaque être humain : nous y reviendrons plus loin.

Si l'auteur propose une classification, c'est après avoir déclaré que « chaque homosexuel a une histoire très personnelle », et que, si l'on peut fixer les quelques types fondamentaux qui suivent, c'est « à condition de ne pas établir de frontières rigides entre eux ».

D'abord, les homosexuels vrais, dont l'instinct sexuel présente une déviation d'objet, parmi lesquels :

- les *invertis* (dont la morphologie se rapproche de celle de l'autre sexe et qui sont en nombre minime);
- les *purs* (pour les distinguer des précédents et des suivants);
- les *névrosés* (névroses graves ou légères ou autres anomalies, catégorie qui comprendrait la majorité des homosexuels).

(1) *Catholicisme*. Encyclopédie dirigée par l'Abbé G. Jacquemet (Letouzey et Ané, 87, boulevard Raspail, Paris). Fascicule 20. 20 NF. L'article *Homosexualité* va des pages 890 à 903 inclus.

Puis les faux homosexuels, sujets qui ne le sont que par accident; il leur arrive d'avoir un comportement sexuel anormal mais, dans leur nature, restent normaux; ces « occasionnels », au jugement de leurs observateurs des mœurs, sont, à l'heure actuelle, bien plus nombreux que les homosexuels vrais .

Deux remarques méritent d'être relevées. « Les amitiés dites particulières qui éclosent à l'adolescence ne sont pas toujours des manifestations d'homosexualité vraie : souvent, au contraire, leur cause est l'ambiguïté de la jeunesse; ce qui attire le grand vers le plus jeune, c'est ce qui est encore féminin en celui-ci : il n'y a pas tendance invertie mais méprise ». Et celle-ci : « Une véritable amitié glisse parfois au désir et ensuite à l'acte d'un achèvement sexuel. De jeunes hommes et aussi des femmes avouent : entre l'amitié et l'amour total, je ne vois pas de frontière. Qu'il puisse y avoir ici l'indice d'un tempérament homosexuel, ce n'est pas douteux, mais tous les cas ne se ramènent pas à ce schéma ».

A propos du narcissisme, une des notes les plus fondamentales de la psychologie homosexuelle, selon lui, le P. Harmand écrit : « l'homosexuel vrai demeure toujours plus ou moins enfermé, en tant que tel, en lui-même. Même si la relation homosexuelle revêt l'apparence de l'oblativité, elle est essentiellement une quête de soi, par la projection de sa propre image sur un autre. Dans la complexité du réel vécu, des éléments d'amour authentique peuvent se mêler à l'homosexualité et compliquer cette vue. Mais en de tels cas, ce qui vient du cœur n'est pas attribuable à l'homosexualité elle-même qui est toujours un repli sur soi. D'ailleurs s'il arrive qu'une amitié vraie se forme dans un contexte homosexuel, c'est par dégagement de l'érotisme à ses débuts, grâce à la sublimation. »

Ces affirmations, issues d'un *a priori*, nous paraissent purement gratuites et ne tenir aucun compte de certaines réalités; décréter que le don du cœur, l'oblativité, ne sont pas le fait de l'homosexualité, c'est facile; dire que l'érotisme des débuts peut se sublimer par eux, cela arrive; mais l'expérience montre que l'amour homosexuel véritable et, partant, durable, est tout à la fois, comme l'amour hétérosexuel, d'ailleurs, la réunion de ces deux éléments : l'éros — l'amour de l'autre pour soi — et l'agapé — l'amour de l'autre pour lui.

*
**

Au chapitre de l'Étiologie, l'auteur suit Freud et la clinique psychanalytique — ce que nous ne lui reprocherons pas car ce sont eux qui rendent le mieux compte, jusqu'à présent, de la genèse de l'homosexualité, malgré les inconnues qui subsistent et les recherches qui continuent. Hypothèses sans doute (les choses se passent comme si...) mais elles « collent » à la réalité.

La théorie considérant l'homosexualité comme congénitale et celle faisant d'elle un caractère acquis de l'instinct sexuel sont, dans leur absolu, aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre; le fondateur de la psychanalyse pense qu'il y a coopération, et non exclusion, entre les facteurs constitutionnels et les facteurs accidentels (parmi lesquels les expériences de la première enfance occupent une place prépondérante), leur part respective dans l'évolution de la personne variant selon les cas individuels.

Si le facteur organique entre en jeu dans le cas des invertis, ce sont, dans les autres cas, les facteurs psychiques qui prédominent et, parmi eux, l'influence des attitudes parentales (rôle positif de la mère, carence du père, rôle positif du père) ainsi que certains événements de l'adolescence ou de l'âge adulte, tels que traumatismes, échecs dans les rapports hétérosexuels, amitiés trop exclusives avec des personnes de même sexe; la réussite de la première expérience homosexuelle peut contribuer puissamment à l'enracinement de la tendance.

La conclusion du chapitre *Thérapeutique* est « qu'un nombre important d'homosexuels ne peuvent pas être normalisés »; seuls les névroses sont justiciables d'un traitement, en particulier d'une psychanalyse, mais avec des difficultés diverses l'empêchant souvent d'être mené à bien.

« Si le sujet accroche avec le monde réel au point de vue social et professionnel, un certain dépassement peut parfois être envisagé, amenant compensation et équilibre. »

Après avoir constaté que, « pour une part importante, l'homosexualité est alimentée par le besoin d'échapper à la solitude, par la nostalgie d'une intercommunion humaine; que la chasse de tout homosexuel tend à lui procurer une compensation pour les vraies intimités amoureuses dont son anomalie le prive », l'auteur estime qu'une amitié forte et tendre peut jouer un grand rôle pour une remise en équilibre, « malheureusement, c'est une grâce très rare ».

Quant au mariage, « il ne peut jamais être conseillé comme thérapeutique de départ. Il n'est possible de l'envisager que si la guérison est déjà presque obtenue » (persistance d'une érection psychogène d'origine hétérosexuelle et disparition dans une très large mesure de l'attrait homosexuel).

Au total, bilan presque entièrement négatif et cela ne saurait nous étonner.

*
**

Ce qui concerne l'*Écriture Sainte* a été confié à I. Trinquet, prêtre de Saint-Sulpice, qui rappelle les interdictions contenues dans le *Lévitique*, recoupant les condamnations de pratiques homosexuelles portées par divers codes de l'ancien Orient.

A noter que si les lecteurs de la Bible ont donné au « vice contre nature » le nom de sodomie, c'est en raison d'un contre-sens sur l'épisode relaté dans la *Genèse* (XIX, 4-11) : le texte disant seulement que les gens de Sodome étaient « pervers » et « offensaient Yahweh à l'excès », sans autre précision.

Il y avait eu contre-sens aussi, pour le texte de la *Genèse* relatant le crime d'Onan (lequel a donné son nom à un comportement) consistant en un refus des exigences communautaires de la famille de Juda et en rien d'autre, comme l'a montré le P. Féret, dominicain. Il est regrettable que, pour brandir des malédictions, on se soit servi au cours des siècles de ce qu'il faut bien nommer des « faux ».

Dans le Nouveau Testament, c'est Saint Paul, on le sait, qui brandit la fêrule « vigoureusement, à l'égard des vices contre-nature répandus dans la société gréco-romaine ».

*
**

Si les chapitres précédents ne manquent pas de valeur, ils ne font, pourtant, que rendre compte, d'une façon objective, de données actuellement connues. Celui qui est consacré à la *Morale*, signé par l'Abbé G. Jacquemet, lui-même directeur de l'*Encyclopédie*, a une toute autre importance. Son intérêt pratique a une portée considérable. On constate tant de flottements au sein du Clergé, tant d'opinions contradictoires, tant d'attitudes opposées (qui ont amené, chez beaucoup d'homosexuels croyants, l'abandon des pratiques religieuses) qu'on souhaiterait y voir clair, enfin.

Pour une fois, Gros-Jean, bien armé, pourra — sinon en remonter à son curé — du moins lui apprendre ce qu'au séminaire on ne lui a pas enseigné ou, s'il est plus jeune, ce qu'il aura oublié.

Analysons le contenu de ce texte en y joignant les observations qu'il appelle.

Sur l'homosexualité, *considérée dans son essence* (en dehors des éléments subjectifs de chaque action concrète) la morale catholique porte un jugement très sévère, conforme à la condamnation de l'Écriture Sainte, sans en donner aucune raison. C'est une sorte d'impératif catégorique. « Ça ne doit pas se faire car c'est abominable. C'est tout. »

La Théologie, elle, trouve une justification dans le principe de la finalité procréatrice, avec le raisonnement suivant : le sperme et le mécanisme sexuel sont organisés pour la transmission de la vie; le respect des finalités naturelles est un impératif moral — ne pas en tenir compte, c'est s'opposer à la volonté de Dieu; l'homosexualité, excluant toute possibilité d'une transmission de la vie, va contre une finalité de la nature et constitue une transgression grave des vouloirs divins. Une telle conception, en vase clos, reste à l'écart des données les plus certaines de la science,

données dont on eût aimé trouver le rappel sous la plume du collaborateur chargé de l'*Etiologie*.

Depuis Freud jusqu'au Dr Caprio, pour ne pas citer une longue suite d'intermédiaires qui font autorité, on sait que le mâle parfait ou exclusif n'existe pas, qu'il présente indiscutablement les qualités de la bisexualité, c'est-à-dire que l'homosexualité latente existe en chacun de nous : tout est simplement question de proportion et de manière dont nous la dominons; une fois reconnu ce fait, il n'y a rien de plus pathologique ni de blâmable dans une catégorie de tendance que dans l'autre, chacune se perdant insensiblement dans l'autre. Et « si infirmité il y a, c'est une infirmité de l'espèce, non pas de l'individu. »

« Que l'homosexualité soit moins fréquente que l'hétérosexualité, écrit Rom Landau (*Sexe, vie moderne et spiritualité*), voilà qui ne nous autorise guère à l'appeler anormale. Dans son abondance et sa variété, la Nature produit plus d'un seul « naturel ». Parce que la majorité des gens ne sont pas naturellement poètes ou compositeurs, il ne s'ensuit pas qu'un homme doué de talent poétique ou musical soit anormal. Il est l'exception plutôt que la règle mais il est aussi normal et voulu par la nature que le commun des mortels. »

La finalité procréatrice s'applique à la majorité des êtres créés, non à ceux qui ont été doués d'une nature différente.

Avec notre auteur, souhaitons « que notre moralité officielle soit davantage déterminée par les faits réels de la vie sexuelle, de façon que cette dernière puisse, à son tour, mieux s'harmoniser avec les principes moraux. Si ces deux éléments continuent à suivre des voies indépendantes, pour ainsi dire, en s'ignorant l'un l'autre, le chaos deviendra inévitable. »

Suivant le mot du Professeur Marañón, « la morale — la morale éternelle et divine, non pas celle qu'ont inventée les Pharisiens — est toujours du côté de la lumière ».

Reprenons notre analyse du texte de l'Abbé Jacquemet. Après l'objet, le sujet.

« Si l'acte homosexuel est accompli avec les éléments de la responsabilité totale (pleine advertance et plein consentement) il est donc certainement un péché mortel. » Mais « ces éléments subjectifs sont-ils toujours présents ? Bien téméraire serait celui qui l'affirmerait... A l'inverse, soutenir que l'homosexuel n'est jamais responsable... Ici aussi l'affirmation paraît bien hasardeuse. » Les déclarations abstraites sont à éviter : c'est chaque cas concret qui doit être examiné. Il faut se souvenir que certains homosexuels souffrent de leur état mais reviennent aux actes qu'ils s'efforcent d'éviter; que des névroses ont créé l'homosexualité ou l'accompagnent, rendant impossible l'exercice normal de la volonté; que des sujets obsédés sont entraînés par une impulsion fatale.

A la suite de ces remarques, nous lisons cette affirmation dont

l'importance ne saurait être trop soulignée car nous la trouvons parfois contestée dans les milieux ecclésiastiques et ailleurs :

« L'HOMOSEXUEL N'A PAS LE DEVOIR DE SUPPRIMER SON INVERSION, DE CHANGER SA NATURE (PEUT-ETRE, S'IL EST UN HOMOSEXUEL VRAI, CELA LUI EST-IL AUSSI IMPOSSIBLE QUE DE CHANGER LA COULEUR DE SES CHEVEUX); mais comme tout chrétien, il doit aimer la vertu de chasteté et s'appliquer à l'observer. »

L'auteur sait que « la volonté de conversion ne suffit pas à supprimer immédiatement tout retour des vieux actes familiers (surtout en matière d'érotisme)... Mais ces choses... subies plus que voulues, accomplies dans la défaite malgré tous les efforts en sens contraire, ne peuvent pas changer la conscience, du moins gravement. »

Il se rend compte de la situation dramatique de l'homosexuel : détourné du mariage par son inversion, il n'a devant lui que la voie de la chasteté absolue... il faut qu'il devienne un être sans érotisme du tout. Mais ils sont l'exception ceux qui trouveront dans cette obligation le moyen d'une vie spirituelle supérieure et comme, par ailleurs, les ressources actuelles de la thérapeutique sont très limitées, nulle issue ne lui est offerte.

Ce drame de l'homosexuel, Robert Merle le contait, dans un livre récent, en ces termes : « La religion qu'il embrasse lui commande d'abandonner ses mœurs et comme ces mœurs, loin d'être pour lui ce qu'elles apparaissent à autrui, un « accident », fâcheux ou pittoresque de sa personnalité, sont, à ses yeux, sa *personnalité même*, il éprouve l'impression terrifiante que ce qu'on lui demande, c'est de cesser d'être lui. »

C'est pourquoi, se tournant vers les confesseurs, il leur demande « de se rendre sensibles à la misère profonde de ces pénitents, mis en marge de la vie normale » qui ont besoin non de dureté mais de compréhension.

« Quand il devient probable qu'on se trouve devant un sujet qui ne se normalisera jamais et qui ne pourra pas non plus tenir sans accident la voie de la chasteté, il reste, du moins, deux certitudes à lui donner (et c'est un devoir de le faire) : tout sert au bien, même le péché, si on s'y oppose autant qu'on le peut et qu'on unisse la souffrance qu'on en éprouve à celle du Christ, pour la rédemption; — le plus grave handicap né d'un psychisme malade n'empêche jamais l'amour de charité, qui est la forme même de la sainteté, selon l'Évangile. »

Il nous plaît de trouver à tout l'article *Homosexualité* de l'encyclopédie *Catholicisme*, un tel directoire où est rappelé le commandement suprême de l'Amour. Aux yeux de Saint Paul et de l'Église, trop souvent, mal et sexe ont été étroitement associés et voués aux plus grands châtiments, les commandements visant la Chair paraissant l'alpha et l'oméga de toute moralité.

Pourtant, l'attitude de Jésus, au long des pages de l'Évangile, est, elle, en matière sexuelle, toute de tolérance charitable et de pardon, alors que, dans le même temps, il prononçait, en termes autrement sévères, la condamnation de l'intolérance, de la convoitise, de l'amour des richesses, de l'hypocrisie, de l'orgueil, de la dureté de cœur.

L'homosexuel est, comme tout homme, appelé à se sauver dans et avec le corps et l'âme qui lui ont été assignés et qu'il n'a pas choisis.

Le Seigneur ne peut rien haïr de ce qu'il a fait : Son mystère est de nous aimer comme nous sommes, dans nos misères et nos insuffisances et à cause d'elles.

N'oublions jamais, comme l'a écrit le Professeur De Greeff, que la valeur morale d'un homme, celle qu'il a aux yeux de Dieu, ne dépend pas de la qualité de son psychisme, elle dépend de ce qu'il a su réaliser avec le psychisme qu'il a .

ROBERT AMAR.

RELIURE 1959

(dos en cuir - couleur verte)

12 NF (port compris)

THÉÂTRE

BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU

de

JEAN ANOUILH (1)

Le Théâtre Montparnasse - Gaston Baty nous offre un bien joli spectacle appelé à tenir l'affiche un certain temps pour le plus vif agrément des Arcadiens, qui auront ainsi tout loisir d'aller l'admirer.

Le genre est difficile à définir. Il s'agit à la fois d'un drame où les éléments comiques abondent et d'une pièce historique où l'auteur n'a pas craint de glisser délibérément dans la fantaisie et l'humour.

Quoi qu'il en soit, vous pourrez apprécier une œuvre de haute qualité, des décors ingénieux, des costumes du meilleur goût, une mise en scène sans défaut, une interprétation hors de pair.

Quant au sujet de la pièce, il repose entièrement sur l'homophilie, du fait que le roi d'Angleterre Henry II Plantagenêt éprouve un tendre sentiment pour son compagnon Thomas Becket, qu'il couvre de faveurs et d'honneurs, allant jusqu'à le faire élire archevêque-primat, chef du clergé du Royaume. Mal lui en prend d'ailleurs, car Becket, jusqu'alors viveur, débauché et ennemi de l'Eglise, dont il révélait au roi l'attitude rétive et l'entreprise de domination, prend soudain conscience du rôle spirituel qui lui est dévolu et défend la cause de l'Eglise, « l'honneur de Dieu », envers et contre Henry II. Le pauvre roi, qui souffre de cet abandon, décide, par dépit amoureux, de briser Becket sans cesser de l'aimer secrètement et le fait assassiner dans la cathédrale alors que l'archevêque officie.

L'homophilie qui unit les deux hommes est beaucoup plus exaltée chez le roi, infiniment plus discrète chez Becket. Mais Anouilh a eu l'habileté de faire en sorte que le grand public ne pût être choqué; le roi Henry est en effet d'une rondeur, d'une jovialité, d'une truculence, d'un éclat verbal qui lui confèrent un aspect remarquablement viril; au surplus, ses aventures avec les filles le

(1) La Table ronde, 1959; 210 pages, 6 NF. En vente à Arcadie.

situent, de même que Becket, parmi les coureurs de jupons. Dans ces conditions, aux yeux de la masse qui est habituée à ce que l'on flatte ses goûts, les deux protagonistes doivent apparaître comme des sujets « normaux », et si le roi a un faible pour son compagnon, ce sentiment doit être interprété, j'imagine, comme une inclination amicale et un peu tendre exprimée impétueusement parce que c'est dans le comportement de Henry II de laisser parler son cœur, d'être tout d'une pièce, sans détours, d'une franchise brutale et presque naïve.

En réalité, ce mode de présentation, qui dispense les spectateurs pudibonds d'avoir à se voiler la face, n'engendre pas l'escamotage du véritable contenu de ce drame psychologique entièrement constitué par l'amour porté à Becket par le roi. Sans cesse Henry demande à son compagnon : « M'aimes-tu ? » ; sans cesse il dit avec consternation à son entourage : « J'aime Becket, mais il ne m'aime pas ». Le détachement de Becket devenu archevêque le ronge littéralement, à telle enseigne que la reine-mère, devant son désarroi, s'autorise à lui dire : « C'est de l'Angleterre que vous devez vous occuper, pas de votre haine — ou de votre amour déçu — pour cet homme ! [...] Vous avez contre cet homme une rancœur qui n'est ni saine ni virile ! [...] Thomas Becket serait une femme qui vous aurait trahi et que vous aimeriez encore, vous n'agiriez pas autrement. Tudieu ! Arrachez-vous le une bonne fois du cœur. Ah ! si j'étais un homme ! ».

Quant au sentiment qui anime Becket envers le monarque, s'il est infiniment moins éclatant, il n'en est pas moins sincèrement ancré. Au roi de France qui lui demande s'il accepterait éventuellement de parler à Henry II l'archevêque Becket répond : « Sire, depuis que nous avons cessé de nous voir, je n'ai pas cessé de lui parler ».

Le fait que toute la pièce baigne dans une atmosphère d'homophilie entraîne un singulier rétrécissement des rôles féminins. Le roi Henry traite sa mère et son épouse comme quantités négligeables ; quand il est excédé, il les prie de sortir incontinent et elles s'exécutent. Il ne cède pas à la jeune reine la minceur des sentiments qu'il professe à son égard : « Votre ventre était un désert, Madame, où j'ai dû m'égarer solitaire, par devoir. Mais vous n'avez jamais été ma femme ! Et Becket a été mon ami, plein de force, de générosité et de sang. O mon Thomas ! [...] Une fois, il s'est déguisé en femme et il s'est promené toute une nuit dans Londres en minaudant, à mon bras [...] Pour être franc, je m'ennuie avec vous, Madame. »

*
**

Je voudrais, pour terminer, formuler deux constatations.

D'une part, le succès incontestable remporté par ce spectacle prouve que le public, malgré son opposition à l'homophilie, consent

à l'admettre si elle est assortie d'une virilité extérieure et surtout si elle est nuancée de bisexualité : elle apparaît alors comme un simple accessoire, un coup de canif dans le contrat, une fantaisie que l'on pardonne volontiers à un sujet sympathique, alors que des manières efféminées seraient condamnées sans appel. Mieux vaut être homophile et n'en pas avoir l'air, que de ne l'être point et d'en avoir l'air. Ce qu'exige le monde, c'est que les apparences soient sauvées. Avis aux « folles », car elles se feront houspiller...

D'autre part, M. Jean-Jacques Gautier, critique théâtral du *Figaro*, qui prétendait naguère, en rendant compte d'une pièce sur l'homophilie, être hors d'état d'apprécier semblable œuvre tant il se sentait profane en la matière, a bien voulu écrire dans un article fort élogieux concernant « Becket » : « C'est l'étalage (d'une grandiose indécence) des humeurs, des rancœurs, de la haine : bref, de l'amour déçu ». Il en arrive donc à reconnaître qu'il peut y avoir de l'amour entre deux hommes; c'est ce qu'*Arcadie* ne cesse de prétendre. La société est en progrès et nous devons convenir que des productions littéraires du genre de « Becket » apportent leur utile contribution à l'élaboration de notre thèse.

RAYMOND LEDUC.

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

2 500 F par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

LE LOMBARD ANONYME

de

ALBERTO ARBASINO

Comme on l'a vu plus haut dans les *Nouvelles d'Italie*, vient de paraître chez Feltrinelli un recueil de nouvelles d'Alberto Arbasino intitulé : *l'Anonimo Lombardo*. Les lecteurs d'*Arcadie* connaissent déjà Alberto Arbasino, l'auteur des *Petites vacances* où se trouve la délicate nouvelle homosexuelle *Giorgio contre Luciano*.

Cette fois, sur les 576 pages de texte, la moitié à peu près (chose inouïe et jamais vue en Italie) est consacrée à des récits dont les personnages sont homosexuels, à commencer par la nouvelle la plus importante, qui donne son nom au recueil.

Nous n'entendons pas résumer ici chacun de ces textes; qu'il nous suffise de dire que ce sont presque toutes des histoires d'invertis qui se terminent tragiquement (qui sait pourquoi ?). Ainsi, dans la nouvelle *Il ragazzo perduto* (*Le garçon perdu*), le jeune Roberto est conquis puis tour à tour abandonné et repris par son compagnon de lit et, pour ainsi dire, son « maître de vie », le Lombard Anonyme. Ce Lombard Anonyme, le véritable protagoniste de cette intrigue compliquée, est un apprenti-écrivain, très ambitieux, avide d'utiliser à des fins littéraires ses nombreuses disputes avec le « garçon perdu », et résolu à se procurer, au moyen d'aventures, du matériel narratif apte à revigorer son inspiration vacillante.

Ce qui vaut le plus la peine d'être signalé, c'est le bruit suscité par la publication de ce recueil. Il est significatif que la majorité des critiques, tout en ne reconnaissant à ce livre qu'une valeur littéraire médiocre, aient cru devoir lui consacrer de longs articles. La réaction du public n'est pas moins intéressante : « indignation, colère, fureur », comme dit le critique de *Paese Sera*. Une pieuse lectrice a aussitôt écrit à un journal socialiste pour déplorer qu'on ait imprimé des lettres d'invertis (certains des récits sont écrits sous forme épistolaire).

L'Unità, organe du parti communiste italien, déclare simplement « déconcertante » l'inclusion de ce livre dans la collection où il paraît; mais du moins ce journal n'oublie pas de mettre en relief

le fait que l'ouvrage traite des « tragédies fermées des amours entre invertis », sans recourir pour autant à l'habituelle pacotille d'adjectifs injurieux.

Une des revues littéraires les plus sérieuses d'Italie, *Comunità*, a consacré à l'*Anonimo Lombardo* dix colonnes. Tous les journaux en ont parlé, et malgré son prix assez élevé l'équivalent de 16 nouveaux francs français), on en a donné deux éditions en quinze jours.

Arbasino a, de toute évidence, de quoi être satisfait, et aussi nous autres d'*Arcadie*; par contre, on devine sans peine la fureur de *Lo Specchio*, qui, seul de toute la presse, a cru devoir distinguer la valeur littéraire de l'œuvre des tendances sexuelles de son auteur, et exercer sa critique beaucoup plus sur celles-ci que sur celle-là. Ce n'est du reste pas une attitude exceptionnelle en matière de critique littéraire. Les communistes trouvent tout parfait dans les livres russes, les fascistes de *Lo Specchio* trouvent tout mauvais dès qu'il s'agit d'homosexualité. La rage de ce journal est probablement celle de Caliban « en voyant son propre visage dans le miroir », comme disait Oscar Wilde de ses plus implacables détracteurs.

Solari, le critique de *Lo Specchio*, intitule son compte rendu « Le journal d'Arbasino, l'anormal fanfaron ». Dès le début, on voit où il veut en venir. Après quelques considérations générales, le critique s'embarque dans un éreintement de Jean Genêt, Roger Peyrefitte et Francis Carco, dans l'œuvre desquels « les sujets de cette catégorie » (c'est-à-dire concernant l'homosexualité) « sont devenus des éléments de complaisance morbide entre le tragique et le grotesque ». Il ne vaut pas la peine, pour les acteurs de *Lo Specchio*, de noter que la thématique de Peyrefitte n'a rien à voir avec celle de Genêt, ni qu'entre Genêt et Carco il n'y a guère de points communs. Peu importe. Le critique de *Lo Specchio* avoue du reste que, « sur le plan de la connaissance et de l'art », il n'est pas intéressé par « ces amours contre-nature qui, à 95 % (sic), ne sont que pure pornographie, sans aucun substrat, ou idéal, affectif ou moral pour les rendre acceptables ».

Laissons à Solari ses opinions, mais réagissons à la Nième réapparition de la fameuse lettre de Jouhandeau à André Baudry publiée dans la N.R.F. (1). *Lo Specchio* écrit : « Quand la revue *Arcadie* demanda à Jouhandeau d'adhérer aux principes de la « Secte », l'écrivain refusa tout en reconnaissant qu'il en faisait partie de par sa « nature »; et il se justifia de ce refus en disant que cette occasion ne lui semblait pas être de celles où il est bon qu'une minorité s'oppose irrrationnellement à une majorité ».

Hélas ! Jouhandeau-Cassandre reste sans audience, surtout parmi les écrivains italiens. *Lo Specchio* le reconnaît, en écrivant : « La sage leçon de l'écrivain français, comme toutes les leçons sages, n'a eu aucune influence sur les jeunes écrivains italiens qui ont

(1) *Arcadie*, n° 15, mars 1955.

« ces goûts-là », lesquels, justement en fonction de leurs inclinations avouées et inavouées se complaisent à claironner aux quatre vents les aventures, souvent autobiographiques, de leurs personnages, entièrement étrangères aux habitudes du plus grand nombre de leurs lecteurs. » Et là-dessus Solari amorce son attaque contre Arbasino « écrivain sans préjugés », (grand péché pour *Lo Specchio* !) « qui attend du scandale plutôt que de son talent », une notoriété à tout prix, « nature effrontée et superficielle qui se plaît à répandre des traits libertins qui, lorsqu'ils n'irritent pas, n'intéressent personne » (rappelons que le livre d'Arbasino a connu deux éditions en quinze jours). Toujours selon Solari, la culture d'Arbasino, à cause de « ses lythomanies érotiques, se perd dans l'étalage stérile de minuties pornographiques, insistantes, distillées à base de raisonnements d'initiés qui en toute logique, en raison de leur sécheresse et de leur malpropreté, ne peuvent qu'à peine être considérées comme faisant partie d'une littérature digne de ce nom. »

Et la suite dans le même ton...

Or voici ce qu'écrivent d'autres journaux à propos du même livre :

- « Intelligence et culture pointilleuse et alerte », (*L'Unità*).
- « Historien impeccable du « petit monde » lombard, Arbasino raconte de première main », (*Paese Sera*).
- « Divertissement supérieur, le récit d'Arbasino possède la plus grande variété d'aspects et de ton, c'est surprenant », (*Comunità*).

Etc..., etc...

MAURIZIO BELLOTTI.

LE TOURMENTEUR

de

GEORGES IMANN (1)

Dans le n° 58 d'*Arcadie*, à l'occasion d'une étude critique sur la nouvelle *L'adieu nocturne*, insérée dans l'ouvrage intitulé *Setze ans*, j'ai exprimé toute l'admiration que j'éprouve pour Georges Imann.

Je voudrais signaler ici que j'ai retrouvé les mêmes qualités dans une autre œuvre du même auteur, *Le Tourmenteur*, roman qui ne traite qu'occasionnellement de l'homophilie.

(1) Ed. Bernard Grasset, 1930; 273 pages; 3,15 NF. En vente à *Arcadie*.

Il nous y est révélé qu'au sein de l'armée allemande, après la défaite de 1918, chaque soldat choisissait parmi les plus jeunes « l'ami qu'il protégeait, défendait et aimait ». C'est ainsi que le narrateur, Walter Henkel, nous conte qu'il se lia avec un « ancien » dont les tentatives de rapprochement avaient été évidentes : « Je n'étais pas assez naïf pour que je ne comprisse pas parfaitement les visées de Franz à mon égard. Je répondis à ses avances avec une certaine coquetterie, dont l'effet fut de le troubler plus profondément et de susciter chez lui une passion ». Bref, cette petite canaille de Walter, qui n'entendait nullement se livrer à des actes homosexuels auxquels sa nature répugnait, accepta une liaison toute platonique dans le seul but de se faire entretenir.

Que donna cette association, qui était un marché de dupe ? C'est là qu'apparaît le haut mérite de Georges Imann, qui avec son habituelle probité littéraire n'hésite pas à mettre dans la bouche de la jeune crapule l'attestation que voici : « Je n'eus pas à me plaindre de ma décision. Aucune époque de ma vie n'a été plus nette, plus libre de toute malsaine inquiétude, aucun amour ne m'a plus élevé, plus ennobli que la tendre amitié de Franz. Auprès de lui je me suis senti plus audacieux, plus courageux, plus zélé pour lui plaire dans l'accomplissement de mes devoirs de soldat, plus soucieux d'éviter toute faute, dans la crainte que la moindre souillure ne me diminuât à ses yeux. »

Tout naturellement l'on songe à cette « garde urbaine », ou garde sacrée, qui, instituée par Gorgidas ou par Epaminondas aux temps héroïques de la Grèce, était entièrement formée d'amants et d'aimés, pour le plus grand profit éducatif de ces derniers, et qui demeura invincible jusqu'à la bataille de Chéronée. Mais vous reconnaîtrez qu'il y a un mérite tout particulier, chez un écrivain, à soutenir une thèse semblable au xx^e siècle.

Je dois citer également un autre passage de l'ouvrage, où Walter Henkel, après avoir dépeint les folles nuits d'amour qu'il a passées avec la jeune Léna, exprime en ces termes son besoin de se rapprocher de ses camarades de combat et notamment de son chef, Kurth : « Je le répète, la compagnie de Kurth me ravissait. Voilà trop longtemps que mon existence avait été exclusivement consacrée à Léna. Je m'étais littéralement rassasié d'amour auprès d'elle et je commençais d'éprouver cette lassitude que tout homme ressent en la compagnie trop prolongée d'une femme. Il était bon de secouer au grand air cette torpeur du lit, de sentir dans sa main une main virile, forte, au lieu des doigts caressants d'une fille, de se retrouver enfin avec son semblable, loin de l'affadissement des caresses, sur une route dangereuse, face au péril et peut-être à la mort. »

Quelle belle franchise ! Et l'auteur ne craint pas de généraliser : « ...que tout homme ressent... » Nous ne sommes pas habitués à tant de loyauté de la part de nos écrivains hypocrites et trem-

bleurs. Que doit penser, en lisant *Le Tourmenteur* le public habitué aux romans à l'eau de rose, où l'amour entre un homme et une femme est assez souvent présenté comme une perpétuelle lune de miel ?

Georges Imann est vraiment un homme de grand talent, de grand courage, de grande honnêteté.

RAYMOND LEDUC.

« MON CORPS, CE DOUX DÉMON »

par

PIERRE DE MASSOT (1)

Livre charmant s'il en fût par le fonds et la forme.

Cet auteur trop peu connu et dont les autres écrits sont à l'heure actuelle à peu près introuvables, nous livre quelques confidences sur sa prime adolescence.

Avec une grande légèreté de touche et une sobre discrétion il campe mieux qu'en un gros volume l'atmosphère de ce collège tenu par les « Bons Pères », où, dernier d'une lignée de trois frères, il fait à son tour ses études.

Nous n'oublierons pas ses impressions si heureusement contées d'une première rentrée non plus que l'émoi discret du frère aîné qui lui sert d'introduit.

Enfant pauvre au milieu d'écoliers aisés, enfant très et trop sensible, Massot ne pouvait pas ne pas souffrir, ne pas aussi découvrir très vite les joies du plaisir et ses abîmes.

Il est plaisant que la maladresse et la routine d'un confesseur aient éveillé l'attention de l'enfant chaste et ignorant qu'il était au départ.

Pour singulière que soit cette aventure, il est peu probable que ce soit là un cas unique.

Disons que le narrateur sut rattraper très vite le temps perdu en mettant, si l'on ose dire, les bouchées doubles.

Désormais il vécut dans une fièvre qui ne l'empêchait pas de faire d'excellentes études et de rester en tête de sa classe.

L'intrigue qu'il noue avec un des plus doués parmi ses disciples est, ainsi d'ailleurs que plusieurs autres, parfaitement retracée et les détails les plus précis ne jettent aucune ombre sur un récit toujours d'une exemplaire tenue.

(1) Edité aux dépens de l'auteur à 200 exemplaires. Prix : 30 NF.

Citons à titre d'exemple un passage très significatif : « Je tiens pour monstrueux d'être passible des travaux forcés parce qu'on accepte d'indiquer à des adolescents qui vous en priaient les sources du plaisir et comment les capter ».

Ce témoignage est d'autant plus intéressant que de Massot est largement ambivalent et bisexuel ainsi que certaines parties du récit et notamment un assez charmant dépuclage ne le laissent pas ignorer.

Le burin de Pierre de Massot a gravé là une œuvre dont nous conseillons à tous les Arcadiens (et même aux autres) curieux de belles-lettres, d'entreprendre la lecture et qu'ils ne seront pas près d'oublier.

Je crois qu'ils nous remercieront de leur avoir signalé ce livre à la diffusion un peu ésotérique, mais dont les qualités sont trop rares pour n'être pas exaltées.

SINCLAIR.

MA TERRE, MON EXIL

de

ROBERT HENRIQUES (1)

En 1940, *Sans armes ni armures*, de Robert Henriques, nous avait semblé un roman sans grand intérêt. Le même auteur, dans *Ma terre, mon exil*, nous parle encore d'homophilie, mais toujours en arrière-plan. Cette fois-ci, c'est l'histoire de deux riches propriétaires terriens, Will Bowar, fermier passionné d'agriculture, et son voisin, George Sirrier, homme d'affaires, Londonien possédant des domaines ruraux. Dès qu'une propriété attenante à leurs terres est à vendre, ils sont aussitôt en compétition pour l'acquérir; mais si la chance les favorise sur le plan financier, il n'en est pas de même à d'autres points de vue. La femme de Will Bowar fait de la folie mystique et devra être internée; dans les mêmes temps, celle de George Sirrier décède après une longue maladie. Pour ce qui est de leurs enfants, il se trouve que Robin, fils de Bowar, est homophile, épris de musique, mais nullement mordu pour l'agriculture, et que Christopher, fils de Sirrier, est également homophile, fervent pianiste lui aussi, beaucoup plus porté

(1) Editions Albin Michel, 1957, 411 pages, 8,70 NF. En vente à Arcadie.

sur les plaisirs nocturnes de Londres que sur la vie calme et monotone des campagnes.

Will Bowar, qui avait compté sur son fils pour lui succéder, est navré de constater que le jeune homme laisse périlcliter une ferme dont il lui avait confié la gestion. La mère, s'appuyant sur ses sentiments religieux, se montre plus humaine et formule ainsi sa prière : « Ne change pas Robin; Seigneur ! Tu l'as fait ainsi, dans Ta sagesse... Empêche-le seulement d'être malheureux ! »

Quant à Christopher Sirrier, « ce garçon fin et doué, dont l'esprit lucide enviait passionnément les hommes dotés d'instincts normaux, était condamné, par les tendances les plus secrètes de son corps, à demeurer un proscrit. » Au demeurant, Christopher, en dépit d'une grande beauté physique, est assez peu sympathique tant pour son caractère infernal que pour ses manières efféminées et la façon méprisante dont il parle aux femmes.

Quoi qu'il en soit, Robin, qui a jusqu'alors refoulé ses tendances homophiles, éprouve une grande satisfaction à faire la connaissance de Christopher : « Il ne se sentait plus seul de son espèce; il n'était plus le monstre, le réprouvé, enfermé dans la solitude d'une nature étrange et exceptionnelle ».

Comme les deux garçons sont jeunes et beaux, l'inévitable s'accomplit : Christopher entreprend les travaux d'approche, puis il fait de Robin son ami et pour sceller leur union ils décident de s'associer dans l'exploitation d'un de leurs domaines. Bien entendu, la chose fait grand bruit parmi les paysans, qui, au bistrot, commentent ainsi l'événement : « Un contrat d'association ? Un contrat de mariage, tu veux dire ! ».

La situation devient alors paradoxale, car les deux pères, qui, rivaux sur le plan des affaires, le sont aussi sur le plan sentimental — ils aiment tous les deux une jeune fille, qui n'appartiendra finalement ni à l'un, ni à l'autre — apprennent que leurs fils se sont mis en ménage, ont quitté la campagne et sont maintenant à Londres. Ce funeste coup du sort les rapproche et ils décident d'aller ensemble mettre bon ordre à tout cela. Dans la capitale britannique, on leur indique qu'ils trouveront les deux garnements au « Club des Violettes » et quand ils demandent à la police ce qu'est au juste cet établissement, on leur répond sans ménagements : « Une saloperie. Des artistes, des petits ravissants, le rendez-vous de la pédale, quoi. Ça vaut le coup d'œil... Allez-y vite, avant qu'en embarque ces tapettes et qu'on interdise la boîte. »

A l'intérieur du club, le rural Will Bowar est horrifié du spectacle qui s'offre à lui : « Interdit, ne comprenant qu'à demi, il considérait longuement deux jeunes gens qui, tout près d'eux, se tenaient étroitement enlacés; plus loin, un adolescent cuvait son vin, la tête sur la nappe, tandis que son compagnon, un homme à barbe noire, lui caressait les cheveux. » Will Bowar aperçoit enfin Robin, qui, pâle et hagard, est figé de terreur; mais il ne fera rien pour retenir le jeune homme : « Peu importait à Will, mainte-

nant, d'avoir retrouvé son fils; il n'avait plus rien à lui dire, hors sa pitié; c'était désormais le seul sentiment qu'il pût lui porter : son fils était mort pour lui. » Will Bowar laisse donc s'éloigner Robin et se contente de dire à Christopher au sujet d'un inverti qui, près d'eux, se tient particulièrement mal : « Quand ils sont de cette espèce-là, nous les supprimons dès la naissance, dans mes fermes... Dans une portée de goret, il y a souvent un raté, un malvenu : un coup de poing sur la tête, et il est liquidé. On devrait en faire autant pour les spécimens comme lui. »

George Sirrier est plus réaliste : il s'enquiert seulement des projets des deux garçons et Christopher lui répond : « Nous allons prendre un appartement ensemble ».

Il est intéressant de noter qu'à quelque temps de là, Will Bowar trouvera sa fille — la jeune sœur de Robin — dans le lit d'un de ses domestiques et n'en sera pas ému outre mesure. Quand la jeune fille lui apprendra qu'elle est enceinte, il manifestera même une grande joie et décidera aussitôt qu'elle doit épouser son amant et mettre au monde un fils qui, à la tête des immenses domaines familiaux, continuera la lignée à la place de Robin défaillant. Une seule chose importe : exploiter la terre, et pour cela il faut un homme, un vrai.

Pourquoi Robert Henriques, qui s'acharne à situer des homophiles dans tous ses romans, les choisit-il si minables ? C'est à croire que tous sont efféminés, veules, sans ressort, pour la plus grande honte de leur famille.

D'autre part, ne vous y trompez pas : j'ai insisté sur le côté homophile de l'ouvrage et il semble bien que telles aient été aussi les intentions initiales de l'auteur; mais ce dernier a cru devoir noyer le véritable sujet au milieu de considérations interminables sur l'agriculture, les récoltes et l'élevage, si bien que pour un lecteur non averti, ce livre n'apparaît pas comme un roman homophile, les deux pères tenant constamment la vedette et les deux fils restant des personnages secondaires.

Décidément, je ne proposerai pas de décerner la palme à Robert Henriques.

RAYMOND LEDUC.

QUELQUES QUESTIONS et RÉPONSES SUR L'HOMOSEXUALITÉ

L'homosexualité est-elle une maladie ? Non, si l'on entend par là un état pathologique. Elle est tout simplement l'orientation sexuelle d'une minorité de la population. On pourrait approximativement la comparer au fait d'être gaucher, qui est, lui aussi, une condition minoritaire non pathologique.

Peut-on la traiter ou la soigner ? A peu près tous les experts sont d'accord qu'un homme ou une femme exclusivement homosexuel ne peut pas être transformé en hétérosexuel. Dans les cas limites on peut aider à provoquer ce changement; et l'avis des experts peut aider les homosexuels à s'adapter à leur condition, pour être d'heureux et utiles membres de la communauté.

Le comportement homosexuel est-il contre nature ? D'un point de vue scientifique, non. On trouve des preuves de comportement homosexuel dans toute la nature, aussi bien parmi les animaux que parmi les êtres humains. Mais, selon de nombreuses religions, ce comportement est contre l'ordre naturel tel que Dieu l'a conçu.

Le comportement homosexuel est-il toujours un péché ? Selon la plupart des enseignements religieux (mais non tous), oui. Selon d'autres formes de pensée, non. C'est là une question que chacun doit résoudre pour son propre compte, en fonction de sa conscience et de ses croyances religieuses.

*

**

Les quatre questions précédentes et leurs réponses sont traduites d'une brochure anglaise intitulée : Some Questions And Answers About Homosexuality, éditée par la « Société pour la réforme de la loi contre l'homosexualité », que connaissent bien les lecteurs d'Arcadie. Cet excellent résumé de tout ce qu'il faut savoir sur l'homosexualité est en vente à Arcadie (1 NF - 100 F anciens). Tous les Arcadiens qui comprennent l'anglais se doivent de l'acheter : ce sera, en même temps, l'occasion pour eux d'aider l'action courageuse et efficace de la « Société pour la réforme de la loi », qui ne peut laisser indifférents les homosexuels d'aucun pays.

GILLES SANDIER

L'AN N'AURA PLUS D'HIVER

« *Trois garçons de vingt ans...* »

Ed. Julliard — 176 p. — 6,90 NF

ABDALLAH CHAAMBA

LE VOYAGE DES MORTS

« *La fougue et l'innocence d'un cœur barbare.* »

Ed. La NEF. — 218 p. — 7,40 NF

MARCELLE CAPRON

LE VIN DU MATIN

« *Trois collégiennes perverses ou naïves.* »

Ed. Calmann-Lévy. — 300 p. — 9,60 NF

ANGUS WILSON

LES 40 ANS DE Mrs ELIOT

Ed. Stock. — 317 p. — 10,80 NF

FREDERIC GRENDÉL

LE TRAITÉ DE PAIX

« *La naissance d'une amitié silencieuse.* »

Ed. Julliard. — 184 p. — 6,90 NF

JEAN BOULLET

LE SYMBOLISME SEXUEL

Volume illustré de 120 documents

Ed. Terrain Vague. — 30 NF

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE

RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI

(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)